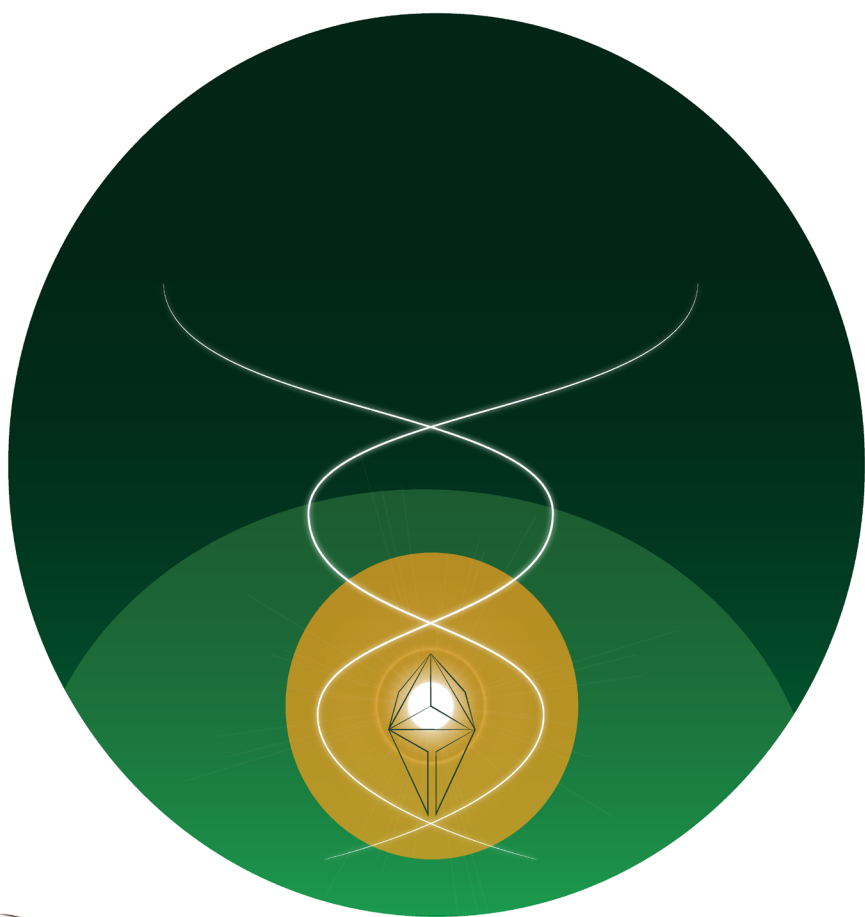


Musinga Mwa Tiki

À l'Ombre des Anacardiés

Vol.1




Extrait Officiel



À l'Ombre des Anacardiens

Vol.1



Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
67 pages

©2022 Ekima Media

4, rue de la République 69001 Lyon

www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta ma Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki



À l'Ombre des Anacardiens

Vol. 1



Roman

Édition revue et augmentée

EKIMA MEDIA
Hommes de Kédura
HDK

SOMMAIRE

	Pages
NOTE DE L'AUTEUR.....	11
REMERCIEMENTS.....	13
LIVRE 1 : LA MALÉDICTION DE THALIBA.....	17
IKAORA BAŋ.....	19
PROLOGUE.....	23
PREMIÈRE PARTIE : LES OMBRES DU PASSÉ.....	29
CHAPITRE I :.....	31
CHAPITRE II :.....	37
CHAPITRE III :.....	55
CHAPITRE IV :.....	65
CHAPITRE V :.....	81
CHAPITRE VI :.....	97
CHAPITRE VII :.....	113
CHAPITRE VIII :.....	121
CHAPITRE IX :.....	131
CHAPITRE X :.....	161
CHAPITRE XI :.....	171
CHAPITRE XII :.....	171
CHAPITRE XIII :.....	183
CHAPITRE XIV :.....	195
DEUXIÈME PARTIE : L' AMOUR COMME UNE	
ORAISON FUNÈBRE.....	209
CHAPITRE I :.....	211
CHAPITRE II :.....	223
CHAPITRE III :.....	229
CHAPITRE IV :.....	243
CHAPITRE V :.....	251

CHAPITRE VI :.....	259
CHAPITRE VII :.....	277
CHAPITRE VIII :.....	293
CHAPITRE IX :.....	307
CHAPITRE X :.....	317
CHAPITRE XI :.....	331
CHAPITRE XII :.....	339
CHAPITRE XIII :.....	349
CHAPITRE XIV :.....	361
CHAPITRE XV :.....	367
CHAPITRE XVI :.....	383
CHAPITRE XVII :.....	395

LIVRE 2 : DES CULTES ET DES TRADITIONS

DÉVIÉS.....	371
PROLOGUE.....	403
CHAPITRE I :.....	407
CHAPITRE II :.....	421
CHAPITRE III :.....	429
CHAPITRE IV :.....	437
CHAPITRE V :.....	445
CHAPITRE VI :.....	451
CHAPITRE VII :.....	461
CHAPITRE VIII :.....	467
CHAPITRE IX :.....	475
CHAPITRE X :.....	483
CHAPITRE XI :.....	491
CHAPITRE XII :.....	495
CHAPITRE XIII :.....	499
CHAPITRE XIV :.....	509
CHAPITRE XV :.....	519
CHAPITRE XVI :.....	527
CHAPITRE XVII :.....	543
CHAPITRE XVIII :.....	559
CHAPITRE XIX :.....	565
CHAPITRE XX :.....	583
CHAPITRE XXI :.....	589

CHAPITRE XXII :.....	609
CHAPITRE XXIII :.....	629

NOTE DE L'AUTEUR

Écrit, dans sa première version, entre 1999 et 2006, *À l'Ombre des Anacardiens* est un roman volumineux. Lors de sa première édition et sur les conseils de l'imprimeur, le livre fut divisé en deux tomes. Le premier, de 432 pages, parut en 2008, sous le titre de *À l'Ombre des Anacardiens, Vol.1-La Malédiction de Thaliba*. D'irréremédiables erreurs de façonnage, commises par l'imprimeur allaient considérablement nuire à sa commercialisation. Malgré sa piètre reliure, le roman connut un franc succès. Son exploitation sera suspendue en 2010.

Il faudra attendre quatorze ans pour qu'une nouvelle réédition soit envisagée. Ce temps a ainsi permis le peaufinage de l'intrigue avec notamment des modifications essentielles telles que le changement de patronyme de l'héroïne, des ajouts de texte judicieux et l'adoption d'une nouvelle orthographe de noms propres, en accord avec la phonétique des langues locales ou étrangères utilisées.

Dans la présente édition, *À l'Ombre des Anacardiens*, contient les deux parties de la version originale. La structure adoptée propose deux livres en *Un*, aux lecteurs. Le premier volume, publié en 2008, porte ici le titre de *Livre 1 : La Malédiction de Thaliba* et est divisé en deux parties. Le Livre 2, quant à lui, comprend le texte inédit constituant le deuxième tome.

Le contenu de l'ouvrage ne se réfère à aucune histoire ni à aucun personnage existant ou ayant existé. Il s'agit, comme dans la plupart de mes romans, d'intrigues venues d'*Ailleurs* ou de l'Univers de NuBi, ma source d'inspiration.

Je souhaite à tous, d'excellents moments de détente et de découvertes passionnantes *À l'Ombre des Anacardiens*.

REMERCIEMENTS

À l'Ombre des Anacardiens repose sur une histoire d'*Ailleurs*, qui a pour cadre la Côte d'Ivoire des années 90.

Ma gratitude à tous ceux qui ont contribué à enrichir ma compréhension de ce pays attachant.

Une terre d'asile qui malgré les guerres n'a, en rien, perdu de son hospitalité ancestrale. Allons au-delà des apparences pour mieux l'apprécier.

Merci à ma sœur Fanti, Lydie Ézané née Catline.

Merci à maman Véronique veuve Catline, née Segui pour sa belle terre de Grand-Lahou si bien posée entre océan et lagune.

Merci à mon frère Apolo, Raymond Ézané qui m'a donné en partage son village de Grand Bassam.

Merci à ma belle Wobé, Eulalie Ponti, pour ses histoires venues des âges indéterminés.

Et plus proche de moi, mon frère issu de nos vies passées, Sénoufo au grand cœur, Oumar Fagnan Coulibaly. Merci à toi, pour ces heures consacrées à mon initiation aux us et coutumes sénoufo.

Une reconnaissance spéciale pour ma tendre Adélaïde Nguessan Ndri, Baoulé au grand cœur, la seconde mère de mes enfants.

Je n'oublie pas mon homonyme Cécile, ma gentille Martine et ma petite Albertine.

La liste est bien plus longue...

À la Vieille Dame qui m'a jugée digne de recevoir un enseignement oral d'une richesse inestimable.

Au Vieux Sage qui m'a dit : « *Traite ton ennemi comme le meilleur de tes amis et considère ton meilleur ami comme un ennemi qui peut te frapper au moment où tu ne t'y attends pas.* »



Livre 1

LA MALÉDICTION DE THALIBA



IKAORA BAN¹

Dibenga la Ngádí, le pays des Anciens

- *C'est une folie !*
- *Plutôt deux folies !*
- *Récapitulons voulez-vous, Messieurs et Mesdames ?*
- Une folie plus une folie plus une demi-folie... cela donne... voyons ! Aidez-moi !*
- *Mais nous voulons bien apporter toute notre aide : disponible et indisponible. Selon le sens et la méthode. En l'occurrence, de quoi s'agirait-il ?*
- *En l'occurrence, il s'agirait d'un avant-prologue...*
- *Avant-propos... n'est-il pas le terme exact ?*
- *Terme exact par rapport à quoi ?*
- *À nos deux folies et demie...*
- *Pour tout vous avouer, je ne comprends mot de cette histoire de folie... Qui est fou ?*
- *Nul ici ne prétend l'être.*
- *La question serait : pourquoi avons-nous besoin d'un avant-propos ?*
- *Avant-prologue est le terme exact...*
- *Pourquoi avons-nous besoin d'un avant-prologue ?*
- *Pour expliquer l'histoire des deux folies et demie.*
- *Ceci est fou...*
- *L'histoire en elle-même n'a rien d'une folie !*

1. Avant l'Histoire, expression en langue Jiran des Anciens, dialogue entre ces derniers et l'auteur, établi avant chaque transcription.

— *Ce qui est fou dans l'histoire est qu'une des folies se fait appeler Thaliba... Et se prétend Déesse de la Mort !*

— *Pourquoi est-ce fou que la Mort prétende se nommer Thaliba ?*

— *Ceci est fou...*

— *Mais l'histoire en elle-même n'a rien d'une folie !*

— *Ce qui est fou dans l'histoire est que la deuxième folie se fait appeler Libyla... Et se prétend Déesse de la Vie et de l'Amour...*

— *La demi-folie se situerait où dans l'affaire ?*

— *Dans l'imagination de celle qui s'est arrogé le droit de pénétrer dans notre mémoire...*

— *Alors la folie vient d'elle.*

— *Une véritable folie en effet !*

— *Devrions-nous lui expliquer qu'en pays Yakuba¹, il n'y a point de déesses nommées Thaliba et Libyla ?*

— *Devrions-nous lui donner leur nom véritable ?*

— *Devrions-nous lui conseiller de consulter l'Ancien des Mémoires Oubliées ?*

— *À quoi serviraient de telles mises en garde ?*

— *À lui éviter la folie...*

— *Il est trop tard. L'histoire en elle-même n'a rien d'une folie. Écoutons-la plutôt travestir nos vérités et livrer au profane le résultat de plusieurs cycles de vie.*

— *Comment doit-elle commencer l'histoire ?*

— *Que savons-nous de l'histoire en elle-même ?*

— *Et si nous nous y installions, À l'Ombre des Anacardi-ers ?*

— *Je n'aime guère les anacardi-ers surtout quand ils donnent de l'ombre...*

— *Pourquoi À l'Ombre des Anacardi-ers ? Nous avons des*

1. Il s'agit ici des Yacouba, orthographe francisée de ce peuple. Les Anciens lui préfèrent celle de la phonétique originale des langues subsahariennes.

eucalyptus tout aussi ombreux. Nous avons des tecks somptueux. Nous avons même des manguiers imposants. Et tous ces arbres donnent plus d'ombre qu'un anacardier chétif !

— *Quel étonnant avant-prologue ! Vous avez discoursu, Messieurs, Mesdames, pour ne rien dire !*

— *Il est temps de lui donner la parole. Vous verrez ! Votre avant-prologue ne verra même pas le jour. Parce qu'il est hors propos ! Hors sujet ! Hors de mise ! Hors des sentiers battus ! Et surtout hors de tout !*

— *Réflexion faite ! Je préfère l'ombre des anacardiens.*

— *Excusez-moi ! Qu'est-ce qu'un anacardier ?*

— *Que savons-nous de l'ombre des anacardiens ?*

— *Il est temps de nous installer À l'Ombre des Anacardiens ! Faites entrer la demi-Folie !*

— *Chère demi-Folie, par où vas-tu commencer l'histoire ?*

— *Par des écrits qui ne sont pas sortis.*

— *Cela ne nous intéresse pas ! Commence par le début...*

— *Mais nous sommes au début et votre avant-prologue va bientôt gâcher le vrai prologue !*

— *Et ce prologue parlerait de quoi ?*

— *De Thaliba et de Libyla...*

— *Enfin ! Nous voilà avec nos deux folies ! Mais que viennent-elles faire dans ce prologue ?*

— *Elles sont au cœur de l'histoire.*

— *Alors, raconte ! Raconte sans rien omettre ! Peut-être arriverions-nous, si nous sommes satisfaits, à te pardonner et à éloigner à jamais la malédiction de Thaliba.*

PROLOGUE

Abidjan, Église Saint-Vincent de Cocody, juillet 1967.

C'est au cours d'une nuit agitée que Matogoma a évoqué, pour une illusion de bonheur, l'ombre tentatrice et destructrice de la déesse de la mort : Thaliba. C'est par des ténèbres sans fond qu'elle s'est tenue au milieu des éclairs qui fulgurent, du tonnerre qui gronde, des trombes d'eau déguisées en minuscules poignards et qui pénétraient sa chair sans rien susciter en elle que des tressaillements inconscients, car elle avait cessé de s'appartenir.

C'est vraisemblablement durant ces instants indéfinissables qu'elle a appelé Thaliba. Animiste depuis la création de son peuple, elle avait été séduite par l'ange d'or venu d'Abidjan. Ses ancêtres à lui avaient abandonné les dieux de son village et s'étaient livrés à l'autre dieu. Celui qu'on dit unique. Infiniment bon. Infiniment miséricordieux.

On l'avait nommée Matogoma. Il l'avait baptisée Yolande. Un prénom tendrement aimé : celui de sa mère défunte. Trente et un ans après leur rencontre, ils sont à nouveau réunis sous la tempête qui souffle. Alentour, la nuit n'est vaincue par aucune lumière salvatrice. Mais Joseph Emmanuel Konan Agyema sait que le salut est quelque part, droit devant lui. À ses côtés, ployée et défaite, chemine Matogoma. Il l'avait aimée. Pour quinze jours de passion, il l'avait faite chrétienne, à son image, belle, selon son espérance. Trente et un ans plus tôt, il l'avait appelée Yolande.

Il n'était alors qu'un jeune homme de seize ans. Et Matogoma, petite liane des savanes yakuba, née loin derrière Danané,

entre roches de granite et torrents clairs dévalant un lit de galets... Lui Joseph Emmanuel Konan Agyema, venu au monde de l'autre côté de la Côte-d'Ivoire, en Pays d'Or, puis élevé par sa famille maternelle dans la capitale ivoirienne : A-Bidjan. Il n'avait connu qu'une religion monothéiste inculquée à ses parents. Il était catholique, issu d'une aristocratie baoulé en pleine évolution dans les années 40. Pour avoir aimé une animiste, Joseph Emmanuel Konan Agyema jamais plus ne connaîtra la paix. Parce qu'il avait promis à Matogoma de lui donner son nom : Agyema. Mais, il n'était lui-même qu'un jeune garçon. Alors, sitôt ce séjour de trois semaines terminé sur les hauteurs de Man, à environ cinq cents kilomètres d'Abidjan, Joseph Agyema avait regagné son collègue jésuite et abandonné son amante enceinte.

Matogoma avait attendu l'élu de son cœur. En vain. Désespérée, elle s'était alors tenue devant la case sacrée, par une nuit sans lune, sans étoiles, tandis que les éclairs fulguraient, le tonnerre grondait et l'eau jaillissait en minuscules poignards... Elle avait invoqué Thaliba pour l'amour de Joseph Emmanuel Agyema. Et elle avait dit à la Déesse de la Mort :

« À toi, Thaliba, le fruit de mes entrailles, pour qu'il me revienne ! Si son enfant vit et grandit en moi, que je sois maudite ! Prends-le ! Et délivre-moi de ce fardeau ! »

Mais Thaliba n'agit jamais en toute impunité. Thaliba a une sœur jumelle : Libyla, Déesse de la Vie et de l'Amour. Tandis que l'orage engendrait le chaos, Thaliba et Libyla s'engageaient auprès de Matogoma. L'une venait pour détruire et l'autre allait s'acharner à sauver cette vie sacrifiée par une jeune fille inconsciente.

Matogoma-Yolande mit son enfant au monde et se désola, que Thaliba eût refusé ce don. Une petite fille qu'elle baptisa, à la consternation de ses parents, Emmanuelle. Emmanuelle fut donc confiée à ses grands-parents tandis que Matogoma était unie à un homme, déjà mari de deux femmes dans le village. Emmanuelle eut quinze saisons d'harmattan avant d'être à son

tour tentée, séduite et délaissée par un calamiteux exploitant forestier venu de la France mythique.

Les années 50 battent leur plein de bruits sourds, de gémissements déchirants, de sanglots de sève, sève blanche, sève ocre et sève grise d'une forêt à l'agonie... Les exploitants détruisent la nature et les Hommes. Et l'un d'eux a donc effacé un beau nom de l'avenir. Elle s'appelle Emmanuelle, la malédiction de Thaliba pèse sur ses épaules comme la roche sur la surface fragile du sédiment. Elle n'a pas seize ans, lorsque, à l'instar de sa mère, elle accouche d'une mulâtresse dans un dispensaire tenu par des missionnaires. Emmanuelle n'aura ni le temps de voir sa fille ni celui de lui donner un nom. Les sœurs choisiront de l'appeler Sarah. Emmanuelle eut donc moins de chance que sa mère. Et au moment où elle rendait son dernier souffle, dans ce lit d'un dispensaire délabré à Danané, son père, Joseph Emmanuel Konan Agyema, célébrait aux côtés de sa jeune épouse, Véronique Segui, le deuxième anniversaire de Christian Lucas Konan, leur fils aîné.

Thaliba avait bien exaucé le vœu de Matogoma, mais avec seize ans de retard. Tragique destinée pour la petite Sarah...

Trente et un ans plus tard, Matogoma et Joseph sont donc réunis dans une tourmente sans fin. Depuis cinq mois, la femme a versé un torrent de larmes sans pour autant vaincre les remords qui la taraudent. Sa douleur est là, blottie au fond de son cœur. Sa douleur a un nom redoutable : Thaliba. Ce qu'on a donné à cette Déesse ne peut lui être repris. Et Thaliba affectionne les situations singulières où l'Homme se révèle dans sa plus simple nature.

Le couple était enfin parvenu devant la porte de l'église. Joseph Agyema tremble de froid et d'angoisse. Il sent contre lui la chaleur d'un corps minuscule. Il n'est pas désespéré. Il est à deux doigts de la folie. Ses sanglots se sont, depuis un moment, tus, avalés par la tornade et le chant des dames d'eau accompagnant de leur danse, la frénésie du vent. Joseph Agyema sort une main engourdie de son manteau et frappe, frappe sans

mesure, contre le bois humide.

À l'intérieur, une puis deux lampes s'allument. Le père Jérôme avait soudain interrompu son sommeil sous une impulsion et il s'était précipité dans l'église comme si une voix l'y avait appelé. Les bruits sourds qui menaçaient d'ébranler le battant lui étaient parvenus au moment où il éclairait la sacristie.

Sa lampe à la main, le vieil homme se dépêche vers l'entrée. Il récite une prière et remercie le Seigneur pour cette intuition qui jamais ne le trompe. Il y a au-dehors, sous cette tempête, un homme en quête de salut. Le prêtre a à peine déverrouillé la porte que deux ombres s'engouffrent dans l'allée. Elles amènent avec elles le froid de l'hivernage. Le père Jérôme frissonne et redouble d'ardeur dans sa litanie. Les visiteurs se sont immobilisés. Le prêtre note que l'un d'eux semble porter une charge et à la manière dont il s'y cramponne, celle-ci est, indubitablement, précieuse.

— La paix du Seigneur soit avec vous, mes enfants.

Joseph Agyema sursaute. Il pivote vers le vieux prêtre, ôte d'une main impatiente la capuche de son manteau. La femme derrière lui n'est vêtue que de ses pagnes, lambeaux d'étoffes malmenées par l'orage. Le père Jérôme les observe. Matogoma avance ses deux mains engourdis vers Joseph et veut le débarrasser de sa tenue humide. Elle aimerait surtout s'assurer que leur arrière-petite-fille ne risque plus rien. Mais d'une torsion, Agyema se défait de cet habit lourd, gorgé d'eau. Lentement, craintivement, il dévoile le visage d'ange protégé par une double épaisseur de linge immaculé. Elle dort. Paisiblement. Ni la tempête ni les cris qui ont depuis sa naissance résonné près de ses jeunes tympanes n'ont pu la tirer de son sommeil. Innocente enfant, prédestinée à servir fatalement les desseins de Thaliba parce qu'elle est la fille de Sarah, fille d'Emmanuelle, fille de Matogoma. De toutes ses forces, Joseph Emmanuel Konan Agyema refuse de croire à ce destin. Alors il veut conjurer une triple malédiction.

— Mon père, baptisez-la, cette nuit... maintenant ! Je vous

en supplie !

Il s'est exprimé vite, oppressé et à nouveau au bord des larmes.

— C'est bien toi, Joseph, mon garçon. Qui est cette enfant ?

— Cette enfant... cette petite... fille... est...

La plainte rauque de Matogoma a résonné dans l'église silencieuse et glaciale. L'ombre des bancs soigneusement rangés s'étend sans fin. Derrière les trois personnages, l'autel dans l'obscurité est dominé par Jésus dans sa passion ultime. Agyema n'a pas pu terminer sa phrase. Soudain, il ploie et tombe à genoux sur le sol dur et mouillé. Le père Jérôme se précipite à ses côtés et étreint ce grand corps d'homme terrassé par un long sanglotement. Matogoma titube et s'affale sur le premier banc où elle se fige lentement, anéantie.

— Personne ne doit savoir... personne mon père... C'est la fille de Sarah... Sarah est... Sarah est... baptisez-la cette nuit... maintenant...

Il est minuit à Abidjan. L'église Saint-Vincent est illuminée. Il est minuit au cœur du pays yakuba et Thaliba exécute une danse macabre pour sa nouvelle victime. Elle s'appelle Sarah. Quelques heures plus tôt, alors que le soleil plongeait dans la lagune des Ébriés, elle rendait son dernier soupir, blottie contre son grand-père : Joseph Emmanuel Konan Agyema.

Il est minuit dans la sacristie de Saint-Vincent. Est-ce une heure raisonnable pour baptiser un enfant ? Mais celle qui vagit dans les bras de Joseph Agyema est unique. Elle est venue au monde, marquée par une triple malédiction. Toute sa vie, elle sera sous la domination de Thaliba. Et toute sa vie, elle incarnera un symbole d'abomination. À défaut de la soustraire à ce sort, on allait l'offrir à la miséricorde divine d'un Dieu unique.

Voilà pourquoi à minuit de ce jour de juillet 1967, Emmanuelle Fleur Aimée Agyema, née quatre jours plus tôt dans une maison délabrée sur les hauteurs de Bingerville, recevait les sacrements du baptême. Joseph Emmanuel Konan Agyema n'était pas seulement le grand-père de Sarah. Il était

aussi affilié à son arrière-petite-fille d'une autre manière plus directe, plus passionnelle.

Il vaut alors mieux que le tonnerre continue de couvrir ses cris de protestation. Il est préférable que l'éclair aveugle et mystifie, et que la trombe d'eau efface toute trace d'infamie et qu'on offre à Emmanuelle Fleur Aimée Agyema une autre vie. Et elle devra pour ces années brèves que lui accordera Thaliba, ignorer qui sont ses véritables parents... car de telles choses doivent être balayées par un tourbillon de sable et ensevelies dans les mémoires... et que vienne l'oubli... et que l'oubli dure jusqu'à l'avènement de la femme, alors seulement Thaliba viendra réclamer la vie d'Emmanuelle Yolande Aou Fleur Aimée Agyema.



PREMIÈRE PARTIE

LES OMBRES DU PASSÉ



CHAPITRE I

Encore un échec.

Ces trois mots me sont désormais familiers. Ils résument ma vie affective.

Encore un échec.

Un autre échec...

Le tourment naît dans ma tête, quand rien à l'entour de mon existence ne prête à un tel souci. Je devrais m'estimer heureuse et évaluer mon bonheur à la mesure de mes acquis héréditaires. Mais la misère est ancrée en moi. Elle s'incruste chaque jour au cœur même de mes aspirations de femme.

Encore un échec.

Pourtant, deux mois auparavant, j'ai connu l'aboutissement de six ans d'études supérieures sanctionnées par un diplôme d'ethnologue. La joie est dans la demeure familiale depuis soixante jours : père, mères, frères, cousins et tantes, oncles et grands-parents attendent donc la fille unique de Joseph Agyema.

Alors, pourquoi cet échec ?

L'aube est longue à venir. Dans quelques heures, je prendrai l'avion pour Abidjan. Ce retour est définitif.

J'aimerais quitter la fenêtre devant laquelle je suis rivée depuis un grand moment. J'aimerais rejoindre Yves, rompu de colère, de lassitude et d'une émotion plus ingrate encore : l'humiliation.

Ce n'est pas mon corps qui se refuse à lui au cours de ces cinq longues années.

Seuls mes démons, à chaque tentative, le combattent et le terrassent.

Voilà le profond échec de ma vie. J'ai vingt-six ans et les

pages de mon journal intime sont exemptes de toute encre passionnelle.

Durant mes années de collège, j'ai essayé de comprendre ce sentiment de répulsion qui m'a toujours tenu loin des hommes. Je me suis confiée à ma meilleure amie, Liliane. Elle n'a, hélas, pas pu m'aider à résoudre ce problème. Il me tarde alors d'être enfin chez moi, dans la demeure familiale, là où mon père, mon seul confesseur, serait peut-être en mesure d'élucider les secrets qui me minent depuis mon enfance.

Je n'ai pas attendu le réveil d'Yves. Comme une voleuse, j'ai quitté son appartement alors que la nuit règne encore sur Paris. Je sais qu'il ne viendra pas à l'aéroport. Je sais qu'il lui faudra du temps pour me pardonner mon dernier refus.



À ma sortie de la salle de débarquement, je fus surprise de ne voir aucun membre de ma famille. Une silhouette se détacha du flot de personnes. Liliane agitait le bras dans ma direction. Précédée par mes bagages, je me dépêchai vers la grande porte. Après un dernier contrôle, mon porteur et moi fûmes enfin autorisés à gagner le dehors. L'air était lourd, moite, trop chaud.

— Fleur Aimée Emmanuelle Agyema !

— Liliane Ponti !

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre. Mon amie riait, ravie de me revoir. Moi aussi je lui souriais, heureuse d'être enfin au pays.

— Emma ! Bienvenue ! Comment était le voyage ?

— Bien ! Merci !

Liliane était plus petite que moi. Tandis qu'elle me tenait encore, j'essayai d'apercevoir un autre visage familier. Je désespérai de reconnaître parmi cette foule colorée la haute silhouette de mon père, ou à défaut celle de mon frère Martin. Je n'escomptais pas la venue de ma mère Brigitte.

— Je suis seule, me dit Liliane comme si elle avait deviné mon désarroi.

— Ah ! Est-ce une surprise qu'on me réserve ?

Mon amie parut subitement gênée. Je ne compris pas la raison de son malaise. Elle se détacha de moi, avisa le porteur stoïquement debout et patient dans ses moindres mouvements.

— Je ne dirai pas cela de cette façon. Admettons qu'ils m'ont confié la mission de te ramener à bon port. Allons, Emma ! Souris ! Comment va Yves ?

— Je suppose qu'il va bien ! marmonnai-je en emboîtant enfin le pas à mon amie.

Nous atteignîmes l'aire de stationnement. Après avoir rangé mes nombreux bagages dans le coffre et sur les sièges arrière de la 205-Peugeot, le porteur reçut son dû, nous remercia et s'éclipsa.

— Monte ! Nous discuterons en chemin.

— Bien sûr ! Comme si je ne connaissais pas ton caractère cachottier !

Liliane me dévisagea d'un air sérieux qui finit de m'alarmer.

— Dans le cas précis, je n'userai pas d'un terme aussi frivole : cachottier ! Emmanuelle Agyema ! Je ne suis pas tenue de t'expliquer la réalité des choses au sein de ta famille d'aristocrates pédants ! On m'a demandé de te conduire jusqu'au marquis de ta mère. Tu découvriras le reste toute seule !

Liliane s'éloigna sans m'accorder un regard. Nous étions les meilleures amies du monde. Mais nous avons chacune un tempérament de feu. Je l'attendis bien sagement à côté de la voiture. Elle revint cinq minutes plus tard munie de son ticket de parking.

— Je suis fatiguée et je n'ai qu'une envie : dormir deux jours d'affilée.

— Voilà qui m'étonnerait fort. Halte à toutes tes questions ! Traite-moi de cachottière autant que tu veux ! J'ai promis à ta mère de te conduire jusqu'à Marcory sans te dire un mot sur la situation...

— Sur quelle situation ? Brigitte a enfin divorcé de mon père ?

— Ne rêve pas tout haut ! Et d'ailleurs pourquoi divorcerait-elle d'un individu aussi riche qui lui a volé ses meilleures années ?

— Liliane ! Tu parles de mon père !

— Et de ta mère. Ton père est l'homme le plus snob, le plus froid qu'il m'a jamais été donné de rencontrer ! Et son fils ne vaut guère mieux !

— Tu ne changeras donc jamais ? Que vient faire Christian dans cette histoire ?

Liliane me jeta un bref regard. Elle soupira bruyamment.

— Emma, tu as vraiment une drôle de famille, tu sais !

— Je n'ai pas eu besoin de toi pour le savoir ! Ma famille n'est pas drôle tant s'en faut !

— Je suis d'accord avec toi ! À part ta mère et Martin, ton frère, tout le reste des Agyema n'a rien de drôle ! Ils sont trop imbus de leur propre personne !

— Je n'ai jamais compris pourquoi tu détestes autant Christian.

— Je ne parle pas de Christian, mais des Agyema en général.

— Non mon amie ! Quand tu parles des Agyema en général, tu veux surtout montrer ton ressentiment au seul Agyema qui t'est à ce jour inaccessible : Christian Agyema ! Laisse mon frère tranquille !

Liliane éclata soudain de rire.

Je ne réussis pas à établir un dialogue sérieux avec mon amie. Le voyage prit fin un peu trop tôt à mon goût et je me retrouvai devant la concession de ma mère.

Brigitte tenait un maquis à Marcory. De tout temps, ma mère trônait telle une souveraine dans son fauteuil et distribuait des ordres impitoyables à une horde de jeunes filles effrontées, débarquées de son village. Elle avait eu deux garçons avant moi : Martin et Barthélemy. C'était également la seconde épouse de mon père qui en comptait quatre.

Pour mon malheur, aucune de ces femmes n'avait pu donner à Joseph Agyema, une autre fille. J'étais donc unique tandis que treize garçons, chiffre funeste au regard de la civilisation occidentale, me considéraient comme un phénomène de foire. Dès lors, les plus grands n'avaient eu de cesse qu'ils ne m'eussent assagi chacun à leur façon. Conscient de ma position, mon père avait donc été fort avisé de m'envoyer, dès mon tendre âge, en France auprès de son cousin Lucien.

Liliane gara la voiture devant la maison. Il était huit heures du soir. Les enfants assaillirent le véhicule. J'ouvris lentement la portière. L'émotion aurait dû m'emporter vers maman assise à l'accoutumée dans son siège avachi.

— Liliane, c'est toi ! Qu'est-ce que tu m'amènes ?

La voix de ma mère me causa un choc terrible. Elle n'avait point varié. Son ton était toujours aussi vulgaire et ses expressions, la manifestation d'un esprit tourné vers le matérialisme. Brigitte ne se leva pas. Je m'avançai vers elle. La distance à parcourir était pourtant dérisoire, mais elle me sembla une épreuve à surmonter. Ma mère m'aperçut enfin.

— Bonsoir, maman.

Je m'étais efforcée, en vain, de rendre ma voix plus enthousiaste.

— Est-ce que tu as une mère ici ? Si tu m'avais reconnue comme ta mère, tu serais venue aux funérailles de ta grand-mère !

Les mots me pétrifièrent.

— Emma aurait bien voulu venir, Tanty, mais elle avait un examen très important à passer, intervint Liliane.

Je compris alors qu'elle avait déjà tenu semblable conversation avec Brigitte. Elle n'avait manifestement pas réussi à la convaincre qu'au moment où ma grand-mère mourait, j'étais à trois jours de ma soutenance. J'avais pourtant téléphoné pour l'expliquer à ma famille. J'avais même expédié un mandat à ma mère pour l'aider dans les multiples dépenses occasionnées par ce deuil.

Mais Brigitte n'était pas disposée à me le pardonner. Au fond, tout ceci n'était qu'un prétexte de sa part. J'avais déployé des efforts certains pour la comprendre. J'éprouvais toujours autant de peine à admettre que ma mère pouvait me détester, et je n'étais pas en mesure de saisir l'origine de cette animosité. D'aucuns m'assuraient qu'elle me reprochait de lui préférer Véronique, la première épouse de mon père. Mais je n'avais rien donné à cette femme qu'elle ne m'eût d'abord consenti sans calcul ni intention douteuse. Véronique Agyema nourrissait à mon égard les sentiments d'une mère. Il était naturel que les miens envers elle fussent en retour ceux d'une fille.

— Emma ! Tu es là ? Maman vient seulement de m'apprendre ton arrivée !

Barthélemy m'embrassa, l'air sincèrement heureux de me revoir.

— Pourquoi tu es maigre comme ça ? Maman te fera du bon fougou avec de la sauce graine !

Je me retins de rire. Quel naïf, ce Barthélemy ! Il feignait toujours d'ignorer les inimitiés au sein de notre grande famille. De ma vie, je n'avais jamais vu Brigitte tenir un pilon ni écraser deux tomates sur ces meules de pierre où elle usait ses nombreuses parentes à cuisiner des repas succulents pour une clientèle essentiellement masculine. C'était dans ce maquis, géré à l'époque par ma défunte grand-mère, que Joseph avait connu maman. Elle avait dix-huit ans.

Barthélemy sortit mes bagages du coffre. Brigitte nous avait laissées debout.

— Je vais te donner ma chambre. Je dormirai avec Martin, décida mon frère en portant les valises à l'intérieur.

Ma mère ne disait mot. Elle émit une sorte de piaffement de mépris avant de proposer enfin une chaise à Liliane. Sans me regarder, elle me signifia d'un air dédaigneux que j'étais chez moi. Je ne devais donc pas espérer être servie comme une étrangère.

— Mado, hurla-t-elle sans bouger.

— Oui, Tanty !

— Apporte Coca ou Fanta à Liliane.

Quatre jeunes filles se précipitèrent dans la cour. J'eus enfin droit à un accueil chaleureux de la part de mes cousines lointaines, prévenues par Barthélemy. Liliane ne s'attarda pas. Elle m'embrassa et me promit une visite pour le lendemain. Je la remerciai en la raccompagnant vers sa voiture. Quand les feux arrière de la 205-Peugeot eurent disparu, je revins dans la cour. Ma mère campait toujours à sa place, distante, inaccessible. J'avais grande envie d'une discussion. Je n'avais aucune intention de m'assoupir avec cette rancœur.

— Maman...

Elle ne me répondit pas. J'avançai ma chaise. Des bruits diffus et des rires me parvenaient du fond de la cour. Les filles étaient certainement en train de me préparer un repas.

— J'aimerais qu'on parle de tout ceci, maman.

— Va donc parler avec Véronique. C'est elle ta mère non ? Tu lui as apporté plein de cadeaux, c'est sûr !

— J'en ai aussi pour toi. J'ai des cadeaux pour tout le monde !

— Tu en as aussi pour moi ? Aussi ! Pourquoi elle mange ton argent ? C'est elle qui t'a accouchée ? Réponds, fille ingrate !

Je me contentai d'un profond soupir. Brigitte s'agita de la sorte un quart d'heure. J'eus droit à toutes les acrimonies. Elle me reprocha des fautes pour la plupart imaginaires. Les conversations s'étaient tues, tant elle hurlait. Je me réfugiai dans la chambre de Barthélemy. De toute évidence, mes trois ans d'absence m'avaient rayée du nombre des enfants de Brigitte. J'étais une étrangère dans ma famille. Pour la première fois, je redoutai l'avenir.

Mado m'apporta le repas dans la chambre. Elle tenta de justifier le comportement de ma mère. Cette nuit-là, je ne pus véritablement m'endormir. J'essayai d'ordonner mes projets et d'avoir des rêves. Je songeai à Yves et me rappelai qu'il n'avait pas téléphoné.

Brigitte disposait d'une cabine téléphonique. Personne ne

vint me quérir pour un appel téléphonique. Je me levai tôt. Je vis alors, à la lumière du jour, la décrépitude du maquis et des installations annexes. Je me douchai à l'eau froide dans un cabinet de toilette à l'hygiène douteuse. Je me rendis aux cuisines pour me préparer une tasse de café. Je ne pus trouver ni la boîte ni une casserole propre pour faire bouillir de l'eau.

J'allai dans mon ancienne chambre. J'entrouvris la porte. Le lit qui fut jadis le mien était occupé par un dormeur à la respiration bruyante. Un homme avait pris possession de mes quartiers. Chaque meuble, chaque objet de décoration contenu dans la pièce m'avaient été offerts par mon père. Il avait même dû racheter la chambre à Brigitte six ans plus tôt, alors que l'ensemble du bâtiment lui appartenait déjà.

Maman était ma souffrance. Chaque chose avait un prix pour cette femme. J'avais tant rêvé d'un endroit à moi, où je passerais mes premiers mois en attendant ma prise de poste. Et j'y trouvais un inconnu. J'étais toujours sur le seuil, fixant un regard mort sur le lit lorsqu'une voix me prit en défaut. Je m'aperçus avec effroi qu'une autre personne tenait compagnie à l'envahisseur de mon espace intime.

— Que fais-tu là, vilaine ?

Brigitte, en tenue d'Ève, s'était redressée sur son séant.

Je refermai précipitamment le battant, et m'éloignai le cœur affolé et les pensées en déroute. Je n'avais pas le courage d'attribuer un nom à la scène que je venais de découvrir. Il n'était pas encore sept heures, mais il me fallait quitter ces lieux. Je regagnai la chambre de Barthélemy, pris mon sac et sortis. Je marchai jusqu'à la route principale sans réfléchir ni spéculer sur mon trajet. Je hélai un taxi et lui indiquai ma direction. Le paysage avait peu évolué. Nous empruntâmes le pont Charles de Gaulle pour Cocody.

CHAPITRE II

Véronique habitait derrière le marché artisanal de Cocody. La voiture me déposa devant le portail clos. Je sonnai. On mit du temps pour ouvrir. Le visage du gardien apparut, renfrogné. Il s'éclaira quand il me reconnut.

— Mademoiselle Fleur ! Bonne arrivée !

Nous en étions encore à nous saluer lorsqu'une femme parut devant la porte. Véronique Agyema courut à ma rencontre.

— Fleur Aimée ! Ma Fleur !

Je me pressais contre sa poitrine généreuse, étreinte et enfin dignement embrassée par une mère. C'était tout ce que j'avais espéré de Brigitte sans l'obtenir.

— Comment vas-tu, Maro ?

Le surnom de Maro venait de la contraction de Ma Véro. C'est ainsi que papa appelait sa première épouse. À force de l'entendre la nommer ainsi, je m'y étais alors essayée toute petite. Mais je ne réussis qu'à prononcer Maro. Véronique avait trouvé ce nouveau nom si charmant qu'elle m'avait encouragée à l'utiliser plus souvent.

— Maro va bien, ma fille. Grâce à Dieu. Denis m'a dit que tu arrivais hier. Mais...

Je croisais le regard de Véronique. J'en profitai pour renaître avec elle. Elle avait pris de l'âge brutalement et perdu toute souplesse. Des rides profondes sillonnaient son visage. Elle me parut épuisée et comme rongée par un mal secret. Pour le moment, il ne me vint pas à l'idée que ses soucis étaient liés à l'état de santé de mon père. J'avais quitté un homme alerte, encore séduisant à soixante-dix ans.

J'espérais revoir le même personnage au bout de mon

absence.

— Ton père...

— Où est-il ?

Mon empressement rompit le calme de ma belle-mère.

Des larmes noyèrent l'éclat de son regard.

— Il est très malade.

Sa voix s'était altérée.

— Quoi ? Où ?

— Il est à l'hôpital depuis une semaine.

— Mais j'ai appelé avant-hier et Denis ne m'a rien dit !

Véronique hocha la tête. Elle sortit un mouchoir de son pagne, se moucha lentement avant de m'avouer :

— Je sais. Je lui ai conseillé de ne pas t'inquiéter. Je te croyais en plein dans les examens.

— Il y a plus d'un mois que j'ai soutenu, Maro. Tu sais que je ne peux compter sur ma mère pour ce genre d'informations ! Même Barthélemy ne m'a rien expliqué à ce propos...

J'éprouvais une profonde amertume d'avoir été tenue à l'écart de la maladie de mon père. Je voulus me rendre à l'hôpital sans plus tarder. Mais Véronique me conduisit d'autorité à l'intérieur de la villa. Le séjour était dans la pénombre. La peinture aux murs s'écaillait par endroits. Il n'y régnait plus cette élégance empreinte d'une sobriété propre à ma belle-mère. Les fauteuils du salon s'étaient abîmés.

— As-tu déjeuné ?

— Non. Je n'ai pas eu le temps.

Je n'osai lui avouer la dernière incartade de ma mère ni le reste d'ailleurs. Elle dut le deviner, car elle me proposa un bon repas avant de disparaître par la porte conduisant à la cuisine. Denis apparut quelques minutes plus tard.

— Alors, ce grand retour ? Prête à travailler dur ?

Il m'embrassa. Des quatre garçons de Maro, Denis était celui avec lequel je m'entendais le mieux. Véronique nous avait abandonnés dans la salle à manger pour s'habiller.

— Je serais bien venu à l'aéroport, mais Liliane était passée

dans la journée nous assurer qu'elle irait te chercher.

Je l'observai un moment avant de reporter mon attention sur ma tasse de café.

— J'ai l'impression que tout est triste et usé. Les gens et les choses me paraissent comme décalés. On dirait qu'ils évoluent à côté de leur vie normale. Que se passe-t-il, Denis ?

— Le pays va mal, petite sœur. On parle de dévaluation et cette rumeur paralyse un certain nombre d'activités. Tout est hors de prix. Cela n'incite pas les gens à rire.

Denis préparait un doctorat en économie à l'université d'Abidjan.

— Comment vont tes études ?

J'essayai de relancer la discussion languissante.

— Ce n'est pas la joie au campus. Les amphis sont pleins à craquer, les cours dispensés n'importe comment par des profs assez peu motivés !

— Je pourrais éventuellement y enseigner aussi...

— Je te le déconseille fortement !

— Pourquoi ?

— C'est la vraie pagaille à Cocody ! Les étudiants n'en peuvent plus et il court des bruits d'une grève générale. Tu aurais peut-être dû rester encore un an ou deux avant de descendre.

Je ne répliquai pas. Il était évident que j'arrivais au plus mauvais moment. Je savais la situation économique du pays dans l'impasse. Papa n'avait cessé de me répéter qu'elle était passagère. Tout finirait par rentrer dans l'ordre.

Véronique fut précédée par son parfum. Je humai cette fragrance avec une certaine nostalgie. Elle me rappelait l'époque fastueuse de la famille Agyema. Une période où je pouvais claquer la porte de Brigitte pour me réfugier chez Maro pendant des jours. Durant mes deux mois de vacances, j'avais passé plus de la moitié de ce temps auprès de Denis à Cocody.

Je sillonnais alors les rues d'Abidjan en sa compagnie. J'avais plutôt aisément accepté la décision de Père de ne pas venir au pays au cours de ces trois ans. Joseph était à la retraite

depuis cinq ans. Denis nous abandonna pour se rendre à sa faculté. Véronique m'apprit avec une certaine gêne qu'elle n'avait plus de voiture.

Nous marchâmes donc jusqu'au boulevard de France et empruntâmes un taxi pour le C.H.U. de Treichville, où mon père avait été hospitalisé. Je voulus savoir pourquoi on l'avait amené dans ce quartier. Maro me répondit qu'elle connaissait des médecins dans cet établissement.

— Où est Christian ? demandai-je à ma belle-mère dès que nous nous installâmes dans la voiture.

— Il est en Amérique. Ses obligations professionnelles l'amènent à beaucoup voyager.

Aussi loin que je me souviens, Christian et papa n'avaient jamais eu de bons rapports. Mon frère aîné était un homme d'affaires doué. Il avait passé plus de vingt ans aux États-Unis et en France, où il obtint une série de diplômes en gestion d'entreprise.

— Te voilà docteur Fleur Aimée ! Ton père va être très content. Il n'a pas arrêté de parler de toi, tu sais.

Le rappel de ma première formation me ramena brutalement dans la réalité.

— Je suis docteur, pas médecin, Maro.

Je m'étais exprimée lentement.

Le taxi traversait le pont de Gaulle à tombeau ouvert. La vieille carcasse de l'automobile émettait un bruit des plus inquiétants. Je jetai un coup d'œil à ma belle-mère. Elle m'offrait un visage imperturbable. J'aurais juré qu'elle se concentrait de concert avec le chauffeur bien décidé à dépasser toutes les autres voitures.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit-elle finalement.

— J'ai bien un doctorat, mais pas en médecine. Je suis docteur en ethnologie, Maro.

Véronique eut un sursaut.

— Ethnilo... tu vas soigner les poissons avec un nom pareil ? J'étouffai un rire.

— Je ne traiterai personne. Je m'emploierai à l'étude des peuples et de leur culture. Je vais te donner un exemple. Tu viens de Grand-Lahou. Ta ville est réputée pour être le foyer d'un savoir mystique. Mais personne n'est en mesure d'expliquer les mécanismes de cette croyance. Mon rôle consiste donc à examiner les habitudes des peuples, bref à rendre compte de leurs us et coutumes.

Véronique me consacra enfin son attention.

La première épouse de Joseph Agyema était l'une des plus anciennes diplômées de la Côte-d'Ivoire. Elle ne manquait ni d'instruction ni de culture. Elle avait travaillé pendant trente ans au ministère de l'Éducation nationale.

Mais j'eus l'inconfortable sensation que je venais de lui réciter une formule occulte. Elle me dévisagea, médusée à la fois par mon langage et mon apparente désinvolture. La sainte femme n'était pas loin de s'imaginer que je lui servais là l'une de mes plaisanteries les plus douteuses.

— Emmanuelle Fleur Aimée Agyema ! Je ne veux pas croire que tu peux me manquer de respect à ce point ! Ton doctorat va te servir à quoi au juste ? Tu me dis ne pas pouvoir soigner ton père ni même les rhumatismes qui m'assaillent. Tu ne vas pas non plus guérir les chats des Blancs ni leurs chiens malpolis. Mais qu'as-tu fait pendant toutes ces années ?

J'avais conscience que ma famille n'accepterait pas facilement le contenu de ma seconde formation. Mes compétences, en ce domaine, n'étaient ni consommables en nature ni utiles en espèces. Seulement, je n'avais pas estimé à quel point cette incompréhension allait me procurer des déboires. Lorsque nous nous retrouvâmes dans le couloir du pavillon des malades cardio-vasculaires, Véronique, faisant assurément preuve de mauvaise volonté, me signifiait clairement qu'un diplôme ne sachant ni soigner ni gagner beaucoup d'argent ne valait pas les années d'études que je lui avais consacrées.

La fortune de Joseph Agyema n'avait tout de même pas servi à cette perte de temps. Ethnologie ! Par l'Enfer ! C'était

bien la peine de me targuer de posséder la culture et les cultures d'autrui ! Chez moi, je n'allais pas convaincre. L'Afrique ne se nourrissait pas encore d'érudits. On ne savait à quelle sauce assaisonner cette espèce-là. Je commençais alors à porter un regard critique sur la considérable formation qui m'avait jusque-là conféré la fierté d'une vestale, le jour de ses noces.

Certes, la comparaison n'était pas heureuse, mais elle traduisait mon état d'esprit. Tous me voulaient docteur en médecine et moi je n'avais qu'une envie, me perdre dans mes savanes et y étudier les modes de vie de mes peuples ! Et si je devais soigner, je n'accepterais de m'y conformer qu'en visitant mes villages profonds ! Depuis Paris, j'avais décrété que je ne prendrais aucune charge dans les hôpitaux ou cliniques d'Abidjan. Pour justifier cette décision, il me fallait inventer un mensonge parfaitement crédible. J'avoue à ma grande honte n'avoir pas bien mesuré la portée d'une telle attitude.

Si j'avais su que mon père était aussi mal en point, je me serais abstenue de formuler mes propos précédents. Il était trop tard à présent. Véronique m'accordait déjà si peu de crédit ! Comment alors revenir sur mes affirmations sans préjudice ? Je continuais donc à évoluer dans cette situation équivoque.

— Ton père ne va certainement pas aimer t'entendre te vanter d'être une ethnolo...

— Ethnologue, Maro. J'étudie les...

— Oh, oui ! Tu es allée à l'école apprendre comment on tue la nuit et comment on mange les petits enfants dans le ventre de leur mère ! Je croyais les Blancs un peu plus sérieux quand même !

Véronique m'asséna ces paroles d'un ton docte en me foudroyant du regard.

Nous pénétrâmes dans la salle. Je me figeai sur le seuil. Je rangeai, dans une case de ma mémoire, diplômes et savoir, ainsi que leur contenu et leur utilité dans la société. Il me fallait accorder toute mon attention à Père. Ce fut d'abord l'éternel délabrement des lieux qui me choqua. Je vis ensuite qu'il

s'agissait d'une salle commune, où reposaient plusieurs autres malades.

Il me fallut enfin chercher papa parmi ces visages masculins dont le regard trahissait diverses émotions. J'emboîtai naturellement le pas à Véronique et me laissai guider jusqu'aux pieds d'une couche. Je ne reconnus pas Joseph Agyema. Je m'efforçai de trouver dans chaque ride, dans chaque rictus traduisant une douleur encore inconnue, le visage de mon père bien-aimé. Était-ce l'homme le plus séduisant que je n'avais cessé d'opposer à mes nombreux prétendants qui reposait là ? Aucun jusqu'alors n'avait pu soutenir la comparaison.

— Fleur Aimée...

Sa voix suscita en moi une souffrance intense, indicible.

Je suis née, Emmanuelle Yolande Agyema. Telle fut la volonté de mon père de me donner ces prénoms en y adjoignant ceux qui, selon lui, exprimaient le plus noblement ses sentiments envers sa fille. J'étais sa Fleur, Aimée et unique.

— Papa...

Je tâchai de lui sourire. L'effort fut au-dessus de mes forces. Il ne vit que mes yeux larmoyants. J'éprouvais comme une sorte de pudeur à m'approcher trop près de ce lit où je refusais de le voir. J'aurais voulu lui crier :

« Joseph Agyema ! Que fais-tu couché à cette heure ? Lève-toi, prends ta voiture et emmène-moi à l'*Abidjanaise* ! Je veux que nous nous asseyions à la terrasse. Je veux manger une glace avec volupté tandis que tu me regarderas en souriant. Toi tu boiras ton eau gazeuse et je te contemplerai en éclatant de rire. Puis les autres consommateurs s'interrogeront sur nos liens. Ils se perdront en conjectures. »

Car nous aimions ce jeu.

Mon père sortit une main décharnée des draps blancs et me la tendit. Je la saisis avec délicatesse. Véronique s'était installée sur la chaise placée au chevet du lit.

— Fleur, ma petite fille, te voilà de retour. Tu me pardonneras de n'être pas venu...

— Ce n'est rien, papa. Il faut seulement que tu guérisses...

Nous dûmes quitter la salle à l'arrivée du médecin. Je confiai à ma belle-mère mon désir de m'entretenir avec ce dernier. Nous allâmes donc l'attendre devant son bureau. Il apparut deux heures plus tard.

— Bonjour, docteur. Je suis Emmanuelle Agyema, la fille de l'un de vos patients. Pourrais-je vous voir quelques minutes ?

Le praticien me dévisagea un moment d'un regard équivoque. Je m'efforçai de lui sourire pour achever de le séduire. Véronique se tenait à mes côtés, semblable à la guerrière de Glélé. Le cardiologue s'en aperçut et se composa incontinent un visage professionnel.

— Madame Agyema, Mademoiselle, veuillez me suivre.

Le maintien raide, *madame Agyema* me devança et pénétra dans la pièce. Je n'aimais jamais autant Maro que dans ces moments où elle incarnait ce personnage de mère possessive et ombrageuse. Le médecin ne cessa d'ailleurs de la surveiller du coin de l'œil tant elle lui donnait l'impression d'être sur le point de le déchiqeter si d'aventure il se permettait un mot déplacé à mon égard. Notre entretien se déroula dans cette atmosphère.

— Votre père, votre mari, chère Madame, souffre d'un...

Nous eûmes droit à un exposé détaillé sur les arythmies, les asystolies et autres anomalies du système cardio-vasculaire. Véronique s'impatientait la première. Elle demanda au médecin d'aller – selon sa formule –, droit au but. Et il y alla sans plus nous ménager. L'affection dont souffrait papa était incurable. On pouvait tenter de l'opérer, mais les résultats étaient loin d'être garantis. Je me tournai vers ma belle-mère pour surprendre son expression. Elle était aussi foudroyée que moi. Véronique aimait Joseph comme au premier jour. Nous remerciâmes le cardiologue et quittâmes le pavillon.

— On ne peut pas le laisser dans cette salle commune.

Véronique ne me répondit pas. Elle marchait d'un pas mécanique. C'était comme si l'échéance prédite par le médecin lui avait ôté à son tour toute envie de vivre.

— Maro ! Papa ne peut pas demeurer dans cette chambre.

— Je n'ai pas assez d'argent pour lui offrir plus, Fleur. Ton père a voulu que tu ignores jusqu'au bout la situation que nous vivons depuis trois ans...

— Et Christian ? Aurait-il fait faillite pendant mon absence ?

— Ton père n'acceptera jamais rien de lui et tu le sais !

Elle se tut. J'avais l'impression qu'on me tirait d'un songe d'or et de velours pour me plonger dans une pénible réalité. Que s'était-il passé dans ma famille durant ces trois ans ? Je retrouvais une mère plus acariâtre encore qu'il ne fût possible de l'être. Je n'avais plus de chambre, car cette mère y avait élu domicile avec son amant du moment. Mon père, que j'avais cru indestructible, vivait, selon l'avis de l'expert, ses derniers jours et j'apprenais qu'il était ruiné.

Quant à mon frère aîné multimillionnaire, il se tenait à l'écart de son géniteur malade sans lui apporter son concours financier.

Comment papa avait-il pu assurer encore ma scolarité ? Je n'allais pas tarder à le savoir. Le ressentiment de mes frères à mon égard venait des ultimes mesures prises par mon père pour me permettre de terminer mes études. Joseph Agyema avait été ruiné par ses femmes. À l'évidence, la plus vorace était ma mère suivie par Djénébou. Cette Agyema clamait tous les ans qu'elle préparait un B.T.S. en commerce international au Cours Pigier.

— Ton père n'a plus rien, Fleur. Il a consacré ses dernières économies à payer tes études. Il ne voulait pas que tu deviennes comme Martin. Et il croyait tant en toi ! Lorsque nous nous sommes rendu compte de sa situation, il m'a demandé si j'étais d'accord pour bloquer dans son compte à Paris le montant équivalent à tes frais. Je n'ai pas eu le cœur de lui dire non.

Véronique n'avait pas ralenti son allure. J'éprouvais quant à moi la sourde envie de m'arrêter et d'exprimer ma détresse. Je nageais en plein cauchemar. J'allais certainement me réveiller dans mon appartement, rue Saint-Charles. Les volets ouverts me dévoileraient la brume sombre d'un matin glacial. Je m'enroulerais dans un peignoir défraîchi pour contempler,

comme à chacun de mes éveils, la pointe de la Tour Eiffel...

Mais le soleil brûlant ma peau, le sol dur sous mes pas, les odeurs uniques de Treichville, le vacarme des voix et des voitures, tout cela me ramenait à la réalité. Ma réalité. J'étais de nature peu dépensière, ce qui pour une jeune femme relevait de l'exploit. Liliane n'avait cessé de m'envier cette qualité. Il fallait dire que je n'étais pas portée vers les artifices et autres colifichets affectionnés par mes congénères.

Je ne me maquillais pas. Je me parfumais uniquement lorsque j'y songeais. Je n'aimais pas les robes, et les pantalons constituaient l'essentiel de ma garde-robe. Comme je me trouvais trop grande, je me déplaçais alors chaussée, selon mon humeur, d'espadrilles, de sandales à talons plats ou d'une paire de baskets. Pour ne pas perdre un temps précieux à me coiffer, je me faisais des rastas quatre fois dans l'année.

Cela suffisait à mon bonheur.

Je revenais donc de mon séjour d'étudiante pourvue d'un compte bien fourni. J'avais réservé la surprise à mon père. À présent, une seule idée me tenait : offrir à Joseph la meilleure assistance médicale et un cadre plus digne de ce qu'il fût : l'un des premiers banquiers de son pays.

— Je vais retourner voir le personnel. Nous allons demander une chambre individuelle pour papa.

— Est-ce que tu m'as même écoutée ?

Véronique s'arrêta enfin.

Elle avait les mains sur ses hanches. Nous étions devant le C.H.U., le long du boulevard de Marseille, toujours aussi bruyant.

— Je t'ai bien écoutée, Maro. Ne t'inquiète pas. J'ai de quoi payer son séjour.

— Toi !

Son air incrédule m'indigna.

— Mais oui, moi !

— Toi, Fleur Aimée ! Une chambre individuelle coûte plus de quinze mille francs par jour, sans compter les soins, les

ordonnances et les analyses !

— Nous verrons cela au moment opportun. Viens-tu ?

— Non. Je repasserai vers midi. Ton père a eu quatre femmes. Une seule est restée quand il n'a plus eu assez d'argent. Je dois me rendre à la Caisse voir où en est sa pension. Tu pourras te débrouiller seule ?

Je ne pus que hocher la tête. Elle me donna une tape affectueuse avant de monter dans le premier taxi. Je revins lentement à l'intérieur et me dirigeai vers les bureaux administratifs. Je menai deux heures d'attente puis de combat verbal et de disputes vaines avec le personnel hospitalier avant que ma demande ne pût être satisfaite. On exigea le dépôt d'une caution. J'étais disposée à payer. Mais le caissier – maître en son réduit, ayant nom de bureau – me déclara d'un ton péremptoire que l'hôpital n'acceptait pas les francs français. J'éprouvais depuis bientôt cinq heures une envie irrépressible de hurler. Je ne pouvais m'empêcher de crier quand j'étais en rage. Rien n'avait pu me corriger de ce défaut. C'était comme une crise subite d'hystérie. Néanmoins, je dus me faire violence pour ne pas céder à cette impulsion.

Comme je m'escrimais à vouloir régler en francs français, le caissier abandonna son bureau. Il réapparut, précédé de deux hommes en blouse blanche. Je leur consentis mon meilleur sourire. Ils clignèrent des paupières et je vis comme il leur était ardu de répondre à mon amabilité. Ils me demandèrent l'objet de mes plaintes. Je leur soumis dans les détails, mais rapidement, mes doléances.

— Maurice ! Tu encaisses ! conclut l'un d'eux d'un ton familier.

Il se tourna vers moi et me tendit la main.

— Je suis le médecin-chef Kouyaté. J'étais sur le chemin de notre comptable. Il disait qu'une folle française le menaçait de mort.

— Je suis la folle française.

Je devais cette appellation à mon accent si différent de ce-

lui de mes compatriotes. Ici, on a déclaré la guerre aux articles et aux pronoms. On a allègrement donné aux mots des significations fantaisistes et n'eussent été mes séjours réguliers dans mon pays, j'aurais eu quelque peine à comprendre ces hommes. On régla mon cas avec une célérité admirable. L'intervention du docteur Kouyaté n'y était pas étrangère.

Je lui confiai l'état de santé de mon père. Il se proposa de me conduire personnellement dans l'aile récente d'hospitalisation. Il n'était pas loin d'une heure de l'après-midi quand Joseph put enfin occuper sa nouvelle chambre. J'eus l'impression, peut-être sans fondement, que son visage était plus avenant.

— Fleur Aimée !

Même sa voix me sembla plus alerte.

La chambre était dotée d'un climatiseur bruyant, mais qui rafraîchissait l'air. Il y avait deux fauteuils dans un état acceptable, une table et des rideaux propres, quoique délavés à la fenêtre.

— Qui a eu cette idée ?

— C'est moi, papa. Ne te fais aucun souci. J'ai bien pris soin de ton argent.

— Hum ! répliqua-t-il simplement sans cesser de m'observer.

Je m'assis dans l'un des fauteuils. Nous restâmes silencieux un moment. Puis il me demanda si j'étais contente d'être revenue.

— C'était le moment ou jamais !

— Tu vas donc pouvoir exercer. Ne choisis pas les hôpitaux. Va plutôt dans une clinique. Nous en avons d'excellentes, ici.

Mon euphorie se dissipa. Je ne voulais plus croiser le regard de papa. Le médecin le disait fragile. Je n'allais pas compromettre ses chances déjà infimes. Je me contentai donc d'entretenir encore la mystification. Mais mon cœur était douloureux de ce mensonge. J'avais de nouveau envie de hurler et j'étais moi-même, cette fois, l'auteur de mon exaspération. La porte s'ouvrit et le médecin entra.

— Docteur ! Je vous présente ma fille, Fleur. Elle est médecin et revient de France !

Le praticien m'adressa un regard surpris.

— Vous êtes médecin ?

Je perçus clairement la défiance dans sa voix.

— Je suis docteur en effet, répondis-je sans me compromettre.

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, vous pouvez rester pendant que j'ausculte votre père, chère collègue.

— J'aimerais me détendre si vous n'y voyez aucun inconvénient.

Je lui montrai discrètement mon paquet de cigarettes. Il m'adressa un sourire et acquiesça. Je sortis de la chambre sans entendre les protestations de papa. Je marchai à grands pas. Une fois dehors, j'allumai fébrilement un bâton et tirai avidement une longue bouffée de fumée. Je fermai un moment les yeux puis les rouvris.

Véronique se tenait devant moi, désapprobatrice et silencieuse. Elle n'avait jamais accepté de me voir fumer. Je résistai à l'envie de lui être agréable en jetant ma cigarette à peine consumée.

— Tu vas mourir d'une méchante maladie si tu continues de fumer, Emmanuelle Agyema !

Furieuse, elle me dépassa, la tête rejetée en arrière.

— Attends-moi, Maro ! Papa n'est plus dans l'autre chambre.

— Tu as réussi à le déplacer aujourd'hui ?

Je constatai son incrédulité.

— Non seulement je l'ai fait, mais le médecin est auprès de lui en ce moment. Nouvelle chambre, nouvelles attentions ! Il s'agit de mon père, tout de même !

Je jetai mon mégot. Véronique me dévisageait avec des sentiments mitigés. Pour ma belle-mère, j'étais une fille très charmante, mais capricieuse, effrontée, mais intelligente, insouciant, mais terriblement colérique. Emmanuelle Agyema

était donc incapable de travailler de ses dix doigts. Pour le reste de ma famille, j'avais la fragilité d'une fleur délicate, inutile, agaçante pour les soins onéreux qu'elle nécessitait, mais tout de même attirante pour son esthétique. L'exploit que je venais d'accomplir ne rendit pas à Véronique sa bonne humeur. Elle m'assaillit de reproches tout au long du chemin pour ma contre-vérité. Cette réalité gâchait, de son point de vue, tous les efforts que je ferais dorénavant pour le bien-être de mon père.

— C'est sûr qu'il descendra dans sa tombe sans le savoir !

Ces mots m'atteignirent comme un impact.

— Ne dis pas cela ! Il va guérir !

J'étais effrayée à l'idée que Joseph pût mourir sans avoir su, sans m'avoir comprise et pardonnée. Dès cet instant, l'angoisse me mina la santé. Nous pénétrâmes l'une à la suite de l'autre dans la chambre. Le médecin avait disparu. Joseph confia à sa femme comme il était heureux de me savoir enfin prête à entrer dans la vie active, nantie d'un aussi prestigieux diplôme.

Diabole ! Un doctorat en ethnologie, acquis de surcroît avec une mention très honorable et les félicitations de jury en prime, était tout aussi imposant ! Je me sentis perdre la raison. J'avais pu feindre durant cinq ans, car au cours de cette période, il ne me fut jamais demandé de donner la preuve de mon apprentissage.

Papa s'était contenté de suivre mes études de loin, confiant en ma parole. J'avais toujours obtenu d'excellents résultats. Il avait eu à noter mon esprit vif et brillant. Il savait en outre que j'étais sérieuse et studieuse. Maintenant que j'y pense, il était secrètement satisfait de mon célibat. N'étais-je pas, à son sens, une petite graine délicate qu'il ne voulait pas voir germer, grandir, éclore, libérer tous ses subtils effluves et flétrir en fin de compte ? Assurément, Joseph n'aurait pas souhaité me voir épouse et mère.

— Le médecin l'a appelée collègue !

Mon regard croisa celui de Véronique. Elle se détourna.

— Je suis docteur, papa.

— Je le sais, Fleur ! Tu es docteur ! Seigneur ! Que n'ai-je plus la force pour me lever et t'offrir la plus belle fête qui soit !

Je rencontrais, une fois de plus, le regard de Maro. Des picotements désagréables prirent d'assaut l'extrémité de mes doigts. J'aurais voulu ménager mon père. Comme j'aurais bien aimé lui épargner cette désillusion ! Je lisais dans les yeux de sa femme un double appel. Il y avait une injonction à en finir avec cette méprise. Il y avait aussi une supplication. Elle souhaitait comme moi éviter tout tracas à l'homme malade.

— Papa ! Je suis docteur, mais pas en médecine !

Ciel ! Comment me suis-je mise dans un tel pétrin ! Mais *j'étais aussi docteur en médecine* ! Quel démon me poussait à renier ce titre qui fait pâlir d'envie bon nombre d'êtres humains ? J'étais folle ! Très certainement. Et je ne me comprenais pas ! Le mal avait été fait. Il ne m'était plus permis de reculer. Déjà, Véronique se précipitait vers son mari et me condamnait sans appel :

— Tu es folle Emmanuelle Agyema !

Oui. La folie m'habitait.

Fort heureusement, mon père n'eut pas la crise redoutée. Il m'intima l'ordre de lui répéter mon assertion avant de tirer sur la sonnette d'appel.

— Je veux être seul, nous dit-il lentement et fermement.

CHAPITRE III

Je revins à Marcory en fin d'après-midi. La voiture de Liliane était devant le maquis. Elle avait pris place aux côtés de ma mère et d'un inconnu. Je l'identifiai assez rapidement, bien qu'il fût resté dans la pénombre. Le nouvel amant de Brigitte était plus jeune de quelques années. Elle les aimait ainsi. Il était petit, avait le teint sombre et portait une moustache drue.

— Bonsoir, dis-je au groupe d'une voix atone.

J'étais épuisée. Mon petit-déjeuner s'était perdu dans mes souvenirs. J'avais faim et soif. Véronique et moi nous étions quittées en très mauvais termes.

— J'ai toujours dit à Joseph : « l'objet qu'on aime le plus finit par vous tuer ! » Tu vas tuer ton père, Emmanuelle, et je ne l'accepterai pas ! Tu as abusé de son amour depuis que tu es petite et tu n'as même pas été assez reconnaissante pour lui rendre tout ce qu'il a fait pour toi ! J'ai vendu ma voiture. Je me prive de tout ! Ces diablasses n'ont jamais voulu comprendre que Joseph était à la retraite ! Quand elles eurent fini de le ruiner, le reste d'argent fut consacré à tes études ! « Il faut qu'elle ait son diplôme de médecin ! » ne cessait-il de me répéter. « Fleur me soignera ! » aimait-il à se rassurer. Tu es ingrate, orgueilleuse et méchante, ma fille !

En vingt-quatre heures, j'en avais appris plus au sujet de ma famille qu'en vingt-six ans. C'est en quatrième année de médecine qu'à la suite d'une lecture anodine, j'allais m'intéresser à l'ethnologie. De lectures en découvertes, je perdis subitement mon enthousiasme pour les sciences exactes au grand désarroi de mon amie Liliane.

Une force puissante, inconnue me poussait à en savoir plus

sur cette nouvelle discipline. Liliane ne réussit pas à me dévier de mon idée et je me retrouvai l'année d'après inscrite en faculté de sciences humaines. Ma passion pour l'étude des peuples ne me détourna pas de la médecine.

Je soutins ma thèse en même temps que Liliane. Nous fîmes notre année d'internat ensemble. À l'issue de cette formation, Liliane choisit de retourner au pays tandis que moi, obnubilée par l'ethnologie, j'abandonnai sans grand regret les couloirs des immenses hôpitaux de la banlieue parisienne pour terminer mon doctorat.

Liliane avait apparemment bien gardé mon secret. Personne n'était au courant de mon double apprentissage universitaire. Brigitte n'avait cure de ce que j'étais devenue. Quant aux autres, il y a longtemps que j'incarnais à leurs yeux l'image de la fille outrageusement chérie par son père. Il y a si longtemps qu'ils avaient cessé de m'accorder une personnalité ! La seule chose que tous me concédaient non sans grincements de dents était ma formidable intelligence.

Hélas ! Cette perspicacité m'avait également dotée d'une fragilité émotionnelle tout aussi considérable. Et voici mon terrible secret : je ne pourrai jamais exercer comme médecin. Je portai ce fardeau en moi comme une tare indéfectible. Je n'avais pas le courage de dévoiler la profondeur de ma blessure.

Je préférais alors meurtrir ceux que j'aimais plutôt que d'avoir à leur dire la vérité. Un songe. Rien qu'un songe au cours d'une nuit de garde et ma vie avait cessé d'être insouciant. Un songe ! Par le Ciel ! Un unique songe et tous mes rêves, tous mes projets s'en allèrent en lambeaux. C'est depuis cette époque que je renonçai à devenir, à l'instar de Liliane, une femme moderne, cultivée, instruite.

Que m'importaient désormais les hommages si au bout du compte, je devais finir ma vie comme dans ce songe maudit ? J'aurais pu douter et dire : ce n'est qu'un rêve ! Mais cette échappatoire m'est refusée. Car, depuis cinq ans, exactement, je vis ce songe et les images d'une insoutenable réalité prennent

forme dans ma vie. Et, j'assiste, impuissante, à l'accomplissement de ces prémonitions.

La voix de Liliane me sortit de ces pensées tumultueuses.

— Bonsoir, Emma. Je t'attendais.

Ma vie même était déjà la preuve de la malédiction obscure attachée à mes pas. Pouvez-vous imaginer un être humain doté de deux identités au sein d'une même communauté ? J'avais aussi fini par me forger deux personnalités. Chez Brigitte et les siens, j'étais Emma, lunatique, généreuse. Pour Joseph et Véronique, je devenais Fleur Aimée, réellement aimée, capricieuse et égoïste, mais adorable.

J'embrassai Liliane et tendis la main à l'amant de ma mère

— C'est elle, ma fille. Emma. C'est la Parisienne !

Brigitte m'avait présentée à son compagnon avec fierté. Elle m'offrait un visage souriant.

— Henriette ! Apporte chaise à Emma ! cria-t-elle.

Une de mes cousines arriva en courant.

— Tanty ?

— Tu es bouchée ou bien ? J'ai dit d'apporter chaise, là, à Emma !

Je m'empressai de saisir le premier siège et m'approchai des autres.

— C'est vraiment des fainéantes ces filles ! Elles savent que parler aux garçons ! La première qui m'apporte grossesse ici est morte !

Je regardai ma mère, accablée. Je n'avais pas non plus réussi à déterminer l'attirance de Joseph Agyema, un homme si cultivé, pour ma mère. Brigitte se décapait la peau depuis de longues années. À quarante-huit ans, elle était encore une belle femme. Son tissage roux lui donnait des allures de femme flamboyante. Maman parlait dru et cru. Elle aurait eu le sens des affaires si elle ne s'entichait régulièrement d'hommes peu recommandables, qui l'aidaient joyeusement à dépenser les bénéfices de son commerce rentable. Elle aimait en outre les belles étoffes, les belles parures et les accessoires de qualité.

Elle me demanda fort à propos si j'avais pensé à elle. Je lui assurai n'avoir rien omis des articles contenus sur sa longue liste.

— Veux-tu qu'on sorte prendre un verre ? proposa Liliane.

— Je viens du C.H.U., papa est très malade.

Je regardai fixement ma mère. Elle haussa les épaules avec insolence.

— Il est vieux ton père. Les femmes l'ont usé.

Je voulus lui rétorquer vertement. Liliane me saisit la main et m'obligea à la suivre.

— Emma ! Tu ne vas pas passer ta vie entre ton père marteau et ta mère enclume ! Ils vont t'écraser finement si tu n'y prends garde ! Et je ne parle pas de Martin, de Christian et autres frères qui n'attendent qu'une occasion pour te créer des ennuis ! Sortons ! Allons au *Mimosa*. J'insiste !

— Il me faut manger. J'ai faim !

— Nous dînerons là-bas.

— Je sors, maman !

— Ne rentre pas tard, me conseilla-t-elle pour se donner bonne conscience.

Je montai dans la voiture de Liliane.

— Ta visite n'a pas dû bien se dérouler. Raconte-moi tout, s'il te plaît.

— Papa est très malade.

J'avais l'impression que mon cerveau n'était plus capable d'aller au-delà de cette évidence.

— Tu me l'as déjà dit, Emma.

— Je lui ai avoué ce que tu sais. Il a mal réagi. Véronique l'a très mal pris aussi.

— La seule qui n'en ait cure est ta mère. Je l'aime bien. Elle est vraie, entière, et l'opinion des autres lui importe peu.

— Ma mère est une femme sans moralité ! Elle trompait déjà son mari quand j'avais dix ans. Elle est matérialiste et franchement je ne comprends pas que tu puisses la vénérer !

J'avais toujours cru que Liliane plaisantait quand elle avouait

éprouver de l'admiration pour Brigitte. J'avais été élevée par Véronique et Joseph. Ils m'avaient inculqué les bonnes manières, et surtout, un fond de puritanisme judéo-chrétien qui s'était accru avec mes années d'internat chez les Dominicaines.

En outre, oncle Lucien, le cousin de papa, éduqué dans le même moule catholique d'une aristocratie baoulé, avait inlassablement déploré que je sois née de cette diablesse, comme il appelait Brigitte. On m'avait donc appris assez tôt que le chemin poursuivi par ma mère menait à la perdition. J'avais amplement eu l'occasion de le vérifier. J'avais beau être ce qu'on pouvait nommer une fille rétrograde au plan affectif, néanmoins, je me permettais des libertés de langage et d'expressions qui pouvaient tromper mes interlocuteurs. Très peu se rendaient véritablement compte de la fracture qui m'empêchait de me réaliser et de vivre pleinement mes envies.

D'un côté, je ne voulais pas suivre l'exemple de ma mère, mais de l'autre, il couvait en moi une révolte latente contre l'éducation rigide qui m'avait été imposée. Ajoutez à tout ceci les images d'un songe deux fois maudit et vous comprendrez que tout ce qui allait m'arriver par la suite ne pouvait être ordinaire.

Liliane était décidée à défendre Brigitte.

— C'est ton père qui l'a trompée le premier ! Ta mère vit sa sexualité sans demander l'avis de quiconque. Elle s'assume, exerce une activité qu'elle aime et dit ce qu'elle pense. Qu'elle n'ait pas d'instruction n'a aucune importance ! Nous sommes à la fin du vingtième siècle et tu as un comportement de vierge de la vieille époque !

— J'aime ce que je suis ! Je n'éprouve aucune envie de me changer !

— Alors, concède à ta mère d'être ce qu'elle est ! Et d'ailleurs, je me demande si en dehors de ton père tu as aimé un autre homme !

Liliane avait la singulière manie de deviser à tort et à travers. Elle pouvait développer une idée sensée et détruire le gain de cette construction verbale par une remarque saugrenue. Ces

coq-à-l'âne étaient éprouvants. Mon attachement à Joseph demeurait son sujet de prédilection. Elle ne pouvait s'empêcher de commencer ou de clore toute discussion avec ce thème. Elle aimait me citer, non sans une certaine préciosité, les travaux de Freud. Je connaissais donc la réplique qui allait suivre.

— Tu n'as pas assumé ton complexe d'Œdipe. Tu es amoureuse de ton père, Emma !

— Œdipe n'a rien à faire dans cette histoire ! Nous parlions de ma mère ! Tes commentaires savants sont très mal venus, Liliane !

— Tu fuis comme d'habitude la vérité ! Ton père, dès que tu es venue au monde, est tombé à tes genoux et ne s'est plus jamais relevé.

J'oscillais entre une bonne crise de larmes et un grand éclat de rire. Cette fille était obstinée. Son incapacité à tenir une conversation bien construite lui donnait un air superficiel. Elle était cependant loin de s'en rendre compte.

— Il s'est relevé cet après-midi. La statue a chu de son piédestal, lui répliquai-je, décidée à en finir avec cette dispute.

— Sa colère est passagère... pourquoi ne leur dis-tu pas la vérité ?

— Veux-tu, s'il te plaît, changer de sujet ?

— Comment peux-tu étudier d'autres individus alors que tu as dans ta propre famille des sujets intéressants ? marmonna Liliane en manœuvrant pour se garer devant la *Librairie de France*.

Je regardai les édifices du Plateau. Rien n'avait vraiment évolué. Rien, sinon ma famille. Les ennuis financiers de mon père suscitaient en chacun des miens des sentiments plus proches de leur vraie nature. J'avais peur. J'avais peur qu'une autre image de ce songe trois fois maudit ne devînt réalité. Nous descendîmes jusqu'au *Mimosa*. Les regards s'attardaient sur nous pour se figer sur Liliane. Elle était toujours élégante, quel que fût l'heure ou le lieu. Elle aimait les tenues près du corps, des jupes courtes et des robes échancrées. Elle

portait de hauts talons pour se donner une silhouette plus élancée. Nous nous installâmes à l'étage. Je commandai un thé et de petits gâteaux. Liliane traquait le gramme superflu avec une extrême sévérité. Elle avait aussi cela à me reprocher. Je pouvais avaler dix kilogrammes de pâtisserie sans prendre un pli. Elle regarda mon assiette avec rancœur.

— Et moi qui dois me contenter d'un thé sans sucre !

Son ton acrimonieux m'incita à sourire. Je mordis dans ma pâtisserie avant de lui répliquer :

— Tu es amplement récompensée par les compliments que t'adressent les hommes !

Liliane ne sourit pas. Elle prit une cigarette et l'alluma. Ses ongles soignés et peints en rouge carmin terminaient des doigts au modelé fin. Elle portait des cheveux longs agrémentés d'un tissage habilement réalisé. Et elle avait en commun avec Brigitte une peau décapée. Liliane était belle. Je ne songeais nullement à rivaliser de prestance avec elle. J'étais en réalité très peu encline à la coquetterie. Mon amie avait quelque peine à l'admettre. Comme je tournais le dos aux escaliers, je ne vis pas le client qui montait les marches.

— Bonsoir, Youssouf !

Je pivotai vivement. Un homme assez grand, habillé d'une gandoura bleu foncé s'avançait vers nous.

— Liliane ! Je suis content de te trouver ici ! J'ai d'abord essayé au *Byblos* ! On m'a dit que tu n'étais pas passée.

Le nouveau venu avait une quarantaine d'années. Je ne lui donnais pas cinq ans pour qu'il arborât un double menton et un ventre plus proéminent. Il s'acheminait vers l'embonpoint avec l'insouciance caractéristique des nantis.

— Laisse-moi te présenter mon amie Emma Agyema. Emma, voici Youssouf Koné. Un grand homme d'affaires.

Le « grand homme d'affaires » sourit et m'offrit l'éclat d'une dent en or. Il se rengorgea et protesta assez mollement en faisant état de sa modeste fortune.

— Je ne suis qu'un commerçant, ma chère.

M. Koné s'installa entre mon amie et moi. Il me considérait sans gêne. Je terminai mon assiette et entrepris de déguster mon thé. J'éprouvais sincèrement une envie plutôt pâle de participer à cette conversation sur l'heureux propriétaire du dernier modèle de chez Mercedes.

Autant Liliane comprenait difficilement certains traits de mon caractère, autant je montrais une incrédulité authentique devant le choix de ses conquêtes masculines. Son intelligence ne pouvait se satisfaire que d'hommes certes riches, mais à la culture limitée.

Liliane Ponti exerçait son métier de médecin généraliste depuis deux ans dans une grande clinique de la place. Elle consultait également à son propre compte dans un cabinet au sud du Plateau. De toute évidence, Youssouf Koné était son ami. Il se proposait de nous amener dîner.

— Si tu as encore faim après tous ces gâteaux remplis de crème ! insinua Liliane d'un ton sarcastique.

Je croisai son regard. Il pétillait malicieusement.

— Je suis capable d'avaler un quartier de bœuf entier si cela s'avère nécessaire !

Le compagnon de Liliane éclata de rire. Je dus reconnaître qu'il avait le timbre bas et grave.

— Que diriez-vous de *Park Avenue* ?

— Nous sommes vendredi. Donc, arrivage de fruits de mer de qualité. Je vote pour ce restaurant !

Liliane manifestait l'enthousiasme d'un enfant devant une boutique de jouets. Quant à moi, j'étais décidée à ne pas cacher mon esprit prosaïque. Je me souciais fort peu de séduire Koné.

— Je ne vote pas. S'ils ont de quoi faire cuire un bon morceau de viande, je vous suis !

— Dès demain, je te prends un rendez-vous chez un psychiatre, chère amie ! Tu n'as pas une double personnalité, mais de multiples visages tous aussi grimaçants les uns que les autres !

Bien qu'il ne comprît pas nos échanges, Youssouf Koné nous observait sans quitter son sourire. Le restaurant n'était pas loin,

mais l'homme d'affaires tint à nous y convoyer dans sa grosse Mercedes d'un orange criard.

— Dans quoi trafiquez-vous, Monsieur Koné ? attaquai-je d'emblée dès qu'une charmante hôtesse eut fini de nous installer.

Koné sursauta et me devisagea d'un air interloqué comme s'il me découvrait. Sa réponse fusa, calme et froide :

— Je ne trafique pas !

— Emma a une façon assez spéciale de s'exprimer, dit Liliane pour détendre l'atmosphère.

J'eus droit à un regard noir de la part de mon amie. Mais je ne me le tins pas pour dit. J'avais en ce moment tant de choses à exprimer. Je voulais expulser ma frustration d'avoir déçu le seul homme qui fût digne d'intérêt dans ma vie. Et j'allais m'en prendre à tous ceux que je rencontrerais dans les prochains jours. Je m'appliquais à être désagréable envers ce pauvre Koné. Il essuya mon esprit caustique sans souvent y saisir grand-chose. À la fin du repas, Liliane me prit en aparté.

— Tu as exagéré, et un jour, tu le paieras bien cher !

— Je sais, lui répondis-je d'une voix lasse.

— Je ne te comprends pas Emma ! On dirait que tu veux te détruire ! Règle le problème qui t'oppose à ton père et vis ta vie !

— Yves me manque.

Liliane poussa une exclamation indigne d'une fille de sa condition.

— Grandis, Emma ! Tu es restée la fillette de onze ans que ton père avait accompagnée en France ! Grandis, chère amie, et regarde enfin le monde non plus à travers les lunettes roses que ces culs bénis t'ont posées au bout du nez, mais avec tes yeux de femme ! Youssouf a eu l'impression d'être confrontée à une demeurée. Quand tu joues ce numéro, je ne te donne pas plus de onze ans. Et c'est bien ton âge !

J'étais trop éprouvée pour répondre à Liliane. Au demeurant, elle avait raison. Elle me déposa chez ma mère et s'en alla. Je réintégrai la chambre de Barthélemy et m'effondrai sur le lit, habillée.

CHAPITRE IV

Je fus réveillée par Brigitte le lendemain. Elle voulut savoir à quelle heure j'étais rentrée. Je lui répliquai que cela n'avait aucune importance. Je crus qu'elle allait s'emporter. Mais elle ne releva pas. Je compris ses soudaines dispositions concilia-trices lorsqu'elle s'installa sur le bord du lit et, d'un regard aigu, entreprit d'inspecter l'ensemble de la pièce. Je me levai de ma couche, ouvris l'une des valises et en sortis les achats effectués à son intention. Brigitte poussait des cris ravis en admirant ses cadeaux. Elle ne cessait de répéter :

— Tu es une bonne fille !

Quand elle finit par être noyée sous une profusion de robes, de sous-vêtements et que la chambre se fût transformée en parfumerie tant elle s'était investie dans le test des cinq flacons rapportés, elle s'ébroua et me demanda de sa voix belliqueuse de lui montrer les cadeaux de Véronique. Je n'avais aucun moyen d'échapper à cette inquisition. Ma mère était capable de me chasser hors de ses quartiers si d'aventure je lui opposais un refus. Je lui désignai donc le présent de Véronique.

— Je veux voir ce qu'il y a dedans !

— Il s'agit d'un flacon de parfum, maman ! On n'ouvre pas un cadeau en l'absence de son destinataire !

— Tu as fait exprès, hein ? Tu veux pas que je voie ce parfum-là parce qu'il est plus cher que pour moi !

— Tu sais bien que non, maman. D'ailleurs, tu peux le garder !

J'étais soudain excédée par la mauvaise foi de Brigitte.

Elle me jeta un regard suspicieux.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Écoute ! Je t'ai dit ce qu'il y avait dans ce paquet. Mais si tu tiens à le voir, tu le gardes ! Je ne vais pas donner à Maro un cadeau ouvert.

L'argument dissuada ma mère. Elle appela l'une des filles.

— Albertine ! Viens me prendre ça ! Je suis dans chambre de Barthe !

La jeune fille arriva en courant. Sous les directives de Brigitte, elle entreprit de ranger les objets. Elle récolta néanmoins deux claques parce qu'elle avait fait tomber de la pile instable une boîte de maquillage. Je retournai me coucher, mais mes pensées m'empêchèrent de m'assoupir. J'allai prendre une douche. Le cabinet était occupé par l'amant de maman. Cette canaille consacra une heure à ses ablutions. Quand il libéra les lieux, il était toujours aussi noir, et sa moustache, toujours aussi drue. Il passa devant moi sans m'accorder un seul regard. Je ne pus me retenir de l'invectiver.

— Ça valait bien la peine que tu te frottes le corps pendant quatre heures ! Tu n'as pas changé de peau, tu sais !

Il s'arrêta et voulut me répondre. Je le dominais en taille et mon regard était dur. Il ne pouvait guère résister dans ce combat verbal contre moi. Par ailleurs, j'étais la fille unique de la femme qui l'entretenait. Mais il eut l'audace de marmonner avant de disparaître :

— Tu te crois blanche ou bien ?

Je lui fis grâce d'une réplique cinglante. Ma vengeance devait être peaufinée. Cet homme ignorait à quel point je lui en voulais de dormir dans mon lit, dans mes draps, de toucher à mes effets. J'avais reconnu l'une de mes serviettes autour de ses épaules maigres. J'étais véritablement une bombe de haine quand je me plaçai sous la douche. Je n'avais pas décolléré en m'habillant.

Mon ébullition interne atteignait son paroxysme quand je m'installai à une petite table pour avaler mon repas. Il me fallait fumer avant que ce cri ne jaillît de ma gorge. Je regagnai ma chambre, m'emparai de mon paquet de cigarettes. Je retrouvais

le contrôle de mes émotions à mesure que j'inhalais la fumée. Albertine était de service. Je lui demandai une tasse d'eau chaude et la boîte de café.

Il était dix heures quand je pénétrai dans la chambre de Joseph. Il ne répondit pas à mes salutations. Je m'approchai du lit. Il semblait dormir.

— Je suis désolée, papa.

J'étais Fleur, la fillette de dix ans qui allait se terrer dans le garde-manger quand ses parents se querellaient. Car ils le faisaient toujours à mon sujet. Lorsque Joseph finissait par me débusquer, recroquevillée entre deux sacs de riz, je lui murmurais toujours : « Je suis désolée, papa. »

C'est depuis cette époque, comme l'a suggéré Liliane, que je porte la responsabilité des fautes des uns et des autres. Ma seule fantaisie avait été le choix de ma carrière. Et cela, mon père n'allait pas me le pardonner. J'avisai sur le chevet, une feuille. C'était une ordonnance. Elle comportait une longue liste de remèdes. Mon père ne réagissait toujours pas à ma présence. Je la parcourus rapidement. Il me semblait évident qu'un centre hospitalier assurait aussi ce genre de service. Sur le haut du papier, le médecin avait inscrit « URGENT ». Le mot était souligné deux fois.

Je me dépêchai vers la sortie. Papa ne remarqua pas mon départ. Je courus à la pharmacie la plus proche. Ils n'avaient pas tous ces médicaments. Je visitai une puis deux puis trois officines, souvent à pied. Ce n'était pas de cette manière que j'avais rêvé mon retour au pays. Ce n'était vraiment pas ainsi que je me voyais chez moi ! Oh ! Ce songe quatre fois maudit ! Non. Je n'aurais jamais le courage d'en parler même à mots couverts ! Alors, il ne me restait plus qu'une alternative, continuer dans le mensonge, de peur de comprendre, de peur de mourir. Et je ne voulais pas mourir.

Je ne voulais pas mourir.

Et je ne voulais pas voir Joseph mourir.

Je revins auprès de mon père. Le médecin était dans la pièce.

— Bonjour, docteur. Habituellement, les médicaments sont inclus dans le prix de la chambre, me trompè-je ?

Il rangea son tensiomètre, rajusta son stéthoscope autour du cou, m'invita hors de la pièce avant de se tourner vers moi.

— Il est en effet d'usage que les médicaments soient fournis, et ils le sont. Je vous ai marqué là ceux dont nous ne disposons pas. Ils doivent absolument être administrés au patient. Nous adaptons le traitement à la situation du malade, vous saisissez ?

Il me regardait attentivement, quêtant une approbation que je n'étais pas encline à lui accorder aussi aisément.

— Je ne saurais le comprendre, cher collègue ! Bien qu'étant comme vous docteur, nous ne partageons, hélas, pas la même discipline. Je suis ethnologue. Il y a eu maldonne hier et je n'ai pas eu le cœur de reprendre mon père.

Oui. Continuer dans le mensonge.

— Je vois !

Il devint tout d'un coup plus affable et moins pédant. Il entreprit donc de m'expliquer les raisons de ses agissements. Je lui avouai la peine que j'avais à entériner une mesure qui autorisait des soins à plusieurs niveaux. Mon esprit contestataire était de nouveau prêt à prendre les systèmes établis en défaut. Il s'en alla, désolé de ne m'avoir pas convaincue. Je retournai auprès de papa. Il me fixa d'un regard lucide et me confia :

— J'ai commis beaucoup d'erreurs dans ma vie. Si on m'offrait à ce jour la possibilité de revenir sur mes choix, il est certain que je ne perpétrerais plus les mêmes fautes de jugement. L'une d'elles en particulier m'a longtemps valu des insomnies : ta mère. Mais au bout de chacune de ces nuits blanches – et Dieu seul sait si j'en ai eu au cours de ma vie –, je me confortais dans cette idée pour garder la force de continuer à mener l'existence infernale que je m'étais moi-même choisie : ma satisfaction était d'avoir tout de même obtenu de ce lamentable égarement le plus beau des cadeaux : une petite fille nommée Fleur Aimée.

Il se tut. Je m'avançai vers lui, tremblante et angoissée. Il n'avait pas détaché son regard de moi. Il reprit son monologue :

— Si aujourd’hui on me demandait de rebâtir une nouvelle vie, je suis sûr d’une chose : j’y effacerai ta mère. S’il me fallait réparer mes erreurs, je commencerais par rayer ta mère de mon existence pour ne pas t’avoir en ce moment devant moi. Tu m’as mystifié pendant huit ans. Huit interminables années. Qu’aurais-je pu attendre d’entrailles aussi vénales ? menteuse et dissimulatrice comme ta digne mère ! Que n’ai-je pas écouté, Véronique ? Elle n’a arrêté de me prévenir : « Fais attention à ta fille ». Elle n’aimait pas ton humeur inégale, et me répétait qu’il fallait t’éloigner de ta mère. Pour quel résultat, mon Dieu ! Je ne le voyais plus. Il y avait déjà un moment que je pleurais sans m’en rendre compte.

— Va-t’en ! Ne reviens me voir sous aucun prétexte !

Joseph m’avait aimée. Et aujourd’hui, Joseph me répudiait, me chassait loin de ses derniers jours. J’arpentai les allées du C.H.U. comme une mécanique sans âme, un corps sans émotion hormis ces larmes qui coulaient à l’infini.

J’ai hélé le premier taxi pour y pleurer à l’abandon. Je voulais qu’il roule, roule à travers les artères de la ville sans destination établie. Lorsque je n’eus plus assez de force pour crier ma douleur, je lui demandai de me conduire à Marcory. Je remarquai alors qu’il avait arrêté son véhicule et le compteur depuis un moment.

— Pourquoi ?

— C’est la vie, les gens naissent et ils meurent. C’est la vie, Madame, me répétait-il avec compassion.

Mon père était en effet mort pour moi. Je ne le détrompai pas. Il me déposa au maquis. Je passai devant Brigitte. Elle poussa un hurlement en m’apercevant.

— Joseph est mort !

Je ne pris pas la peine de la contredire. De nouvelles plaintes s’élevèrent.

— Jo est mort ! répétait maman avec plus d’emphase.

Mado, m’ayant vue pénétrer dans la chambre, y fit irruption et m’annonça d’une voix éplorée la mort de papa.

— Mon père vit toujours. Que Brigitte arrête de rameuter les foules ! Son mari n'est pas mort.

Ma cousine se précipita dans la cour.

— Papa Jo n'est pas mort !

— Quoi ! Qui t'a raconté ça ?

Ma mère grondait, manifestement contrariée.

— C'est Emma, Tanty.

— Mais pourquoi qu'elle est arrivée avec visage bouffé par les larmes ? Ah ! Ma fille est cinglée !

Brigitte retourna sa fureur contre moi. Je n'avais nulle envie de savoir si elle me blâmait pour l'avoir induite en erreur ou si elle enrageait que son mari fût encore en vie. Je demeurai cloîtrée dans ma chambre toute la journée. Il fallut l'apparition de Liliane pour me tirer de ma torpeur.

— Tu vas venir passer quelques jours avec moi, dans la maison de Jean à Man !

Ce ton impérieux n'incitait pas à la discussion. Néanmoins, j'argumentai pour le principe.

— Yves doit m'appeler.

— Oublie donc cet homme tiède ! Nous allons laisser le numéro de téléphone de la villa. Viens, Emma. Tu as besoin de vacances. Tu n'as pas eu le temps de te relaxer.

— Et ton travail ?

— J'ai pris trois jours de repos. Boucle ta valise. Tu verras. Tout se passera bien.

Ma mère n'émit ni commentaire ni protestation. Je rangeai mon bagage dans le coffre, dis au revoir à ma famille et partis avec Liliane. Sur le chemin, je songeai soudain à mon père. Mon chagrin se réveilla, vif et incompressible. Mon amie le comprit à mon silence.

— Tu ne dois pas te tracasser. Il aura tout oublié dans deux jours.

— Il faut que je passe chez Véronique. Je dois lui remettre de l'argent, au cas où papa aurait besoin d'un médicament ou d'un examen supplémentaire.

Liliane prit la direction de Cocody.

— Veux-tu en parler maintenant ?

Je secouai la tête. Les mots de Joseph me blessaient encore trop cruellement pour que je prisse le risque de me torturer davantage en les confiant à une tierce personne, même s'il s'agissait de ma meilleure amie. Pour Joseph Agyema, j'étais une erreur. Il me faudrait du temps pour accepter l'idée que vingt-six années venaient d'être réduites à néant par quelques phrases. Arrivée chez Véronique, je sonnai et pénétraï dans la villa. Liliane m'attendait dans la voiture. Ma belle-mère était sortie. Denis aussi était absent. J'aperçus la voiture de Laurent dans la cour. J'allais frapper à la porte. Il ouvrit le battant.

— Que veut la princesse française ?

Son ton était peu amène. Ses sourcils froncés dénotaient une humeur sombre.

— Bonsoir, Laurent. Je venais remettre une enveloppe à Maro.

— Tu n'avais qu'à la poser sur la table. Elle l'aurait trouvée. Avais-tu besoin de m'ennuyer avec ça ?

— Il ne s'agit pas d'une lettre, mais d'argent !

La mauvaise foi de mon demi-frère m'énervait.

— Je ne te savais pas généreuse ! J'avais plutôt l'habitude d'une Fleur Aimée qui prend, sans rien donner aux autres. Cet argent est pour qui, concrètement ?

— Il servira aux soins de papa.

— Dépose-le alors sur la table. S'il y est encore jusqu'à l'arrivée de maman, ce serait donc une chance pour ton père !

Sur ces paroles, il referma la porte. J'étais si stupéfaite par son outrecuidance que je demeurai figée sans réagir. Fort heureusement, en revenant dans le séjour, j'entendis la voix de Véronique. Elle s'immobilisa quand elle m'aperçut.

— Bonsoir, Maro. Je suis venue te donner ceci.

Elle prit l'enveloppe après un moment d'hésitation.

— Que veux-tu que je fasse avec cet argent ? Garde-le pour ton père ou pour ta mère.

Ce fut ce dernier terme qui me choqua. Ils s'étaient véritablement passé le mot : me meurtrir, sans le moindre égard pour ma sensibilité. Je continuais de recevoir ces insinuations comme autant de gifles sonores, douloureuses, qu'il ne m'était même pas permis de rendre. Tout le monde estimait que je méritais cette mortification. D'ailleurs, n'étais-je pas la première à l'admettre ?

— Je vais voyager pour mon travail. J'ai pensé laisser un peu d'argent pour les frais... Au revoir Maro. Je serai de retour dans cinq jours.

— As-tu rendu visite à ton père aujourd'hui ?

— Je l'ai vu.

— Que t'a-t-il dit ? Je l'ai trouvé d'assez mauvaise humeur.

— Il a affirmé que j'étais une erreur. Que ma mère était une erreur !

Je partis en courant, abandonnant Véronique interloquée au milieu de son salon. Je passai la nuit chez Liliane. Son père résidait aux Deux Plateaux. Il y avait aménagé une villa immense qu'il habitait seul avec ses deux filles, en l'occurrence mon amie et sa petite sœur Mélissa, âgée d'une dizaine d'années.

Le général Jean Marcellin Ponti avait de tout temps suscité en moi un étrange malaise. Et Liliane qui trouvait à redire à propos de mes rapports avec Joseph ! J'aurais eu autant de reproches à lui énumérer pour son comportement envers son père. Il était déjà surprenant qu'il ne se fût jamais remarié après la mort de la mère de Liliane. Mon amie ne l'appelait jamais que par son prénom : Jean. Mais avec quelle froide autorité !

Certes, elle n'avait pas comme moi une propension à le comparer à ses amis. On racontait par ailleurs qu'elle n'éprouvait point d'amour excessif envers le général Ponti. C'était son père, se plaisait-elle à souligner, et cela suffisait. Cependant, j'étais toujours sujette à une crainte diffuse toutes les fois que je venais dans cette bâtisse colossale édifiée sans aucune harmonie, et dont les proportions extravagantes étaient à la hauteur de la démesure de son propriétaire.

Mélissa vint m'embrasser. Je fus, une fois de plus, surprise par sa ressemblance avec Liliane. Pourtant de mères différentes, elles ne s'identifiaient pas à leur père. Un jour, j'en avais fait la remarque à mon amie. Je me rappelle encore qu'elle m'avait vitupérée et traitée d'un nom grossier avant d'éclater de rire et de m'avouer que toutes les deux étaient plutôt à l'image de leur grand-mère paternelle — du moins de l'avis de leur père et de leur entourage. Je ne revins plus sur le sujet.

Le lendemain matin, je fus stupéfaite de voir apparaître Youssouf Koné dans une voiture conçue pour les routes récalcitrantes. Un chauffeur à la mine compassée se tenait derrière le volant.

— Tu ne nous voyais pas parcourir six cents kilomètres toutes seules dans une petite voiture ?

Mon amie anticipa mes questions en m'assurant que tout se passerait bien. Je fus donc contrainte de suivre le mouvement. Il était inutile de me montrer impolie une seconde fois envers M. Koné, mais je faillis rompre mon serment lorsque Liliane s'installa sur les sièges avant. Je priai afin que son chevalier la talonnât. Il n'en fut rien. Il m'ouvrit la portière, la referma, contourna le véhicule et vint s'asseoir à mes côtés. Il ne s'en fallut pas de la moitié du trajet pour que je me rendisse compte des intentions de cet homme. Je pensais à l'instant précis à Yves et à son silence inquiétant. Mon humeur s'assombrit, et ce séjour prévu pour me détendre revêtit assez rapidement des allures d'une promenade de condamnée à mort. Nous nous arrêtâmes à Yamoussoukro pour y déjeuner. Je m'aménageai un entretien avec Liliane.

— Comment peux-tu me faire cela ?

Elle recula ostensiblement, me regarda tranquillement et décréta d'un ton tranchant :

— Il te reste beaucoup de choses à comprendre de la vie. Tu n'es pas obligée d'agréer cette cour. Tu peux y mettre un terme quand l'envie te prendra. En quoi le badinage d'un homme peut-il être dangereux pour la vertu des dames ?

— C'est de ton petit ami qu'il s'agit ! Quelle est cette immoralité ?

Liliane figea son regard dans le mien.

— Je ne me souviens pas de t'avoir dit qu'il était mon petit ami. Youssouf est un ami ni petit ni grand. Tu lui plais. Cela me semble évident. Éconduis-le comme une femme de classe et épargne-nous ton numéro de petite fille.

Liliane ne m'avait jamais autant mortifiée en treize ans d'amitié. Pourquoi soudain tous mes proches devenaient-ils aussi cassants et méchants à mon égard ? Ce rôle de victime commençait à me peser. Et ce songe cinq fois maudit !

— Tu connais mes sentiments. J'estime que tu aurais pu lui en toucher deux mots !

— Je n'ai pas manqué de le prévenir contre un cuisant échec. Mais un homme est d'autant plus déterminé à acquérir les faveurs d'une femme que celle-ci se targue d'être vertueuse et éprise d'un seul amour !

— Ton langage est vraiment celui d'une libertine !

J'étais assez mécontente de moi.

— Je suis une libertine.

— Tu as lu trop de romans et tu parles comme un livre ouvert.

Liliane ricana. Elle avait la double manie d'employer des tournures soutenues et de rire pour clore une dispute houleuse.

— Il court droit à la défaite. Il ne me plaît pas. Je le trouve sans culture. Il est en outre dépourvu de séduction.

— Tu as placé tes désirs à une hauteur qui relève de la prétention, Emma. J'ai assurément lu des romans, mais c'est toi qui rêves d'un prince à l'image de ton père. Prends garde à ton retour sur terre. Le contact risque d'être brutal.

Sur ces mots, elle m'abandonna à l'ombre de l'eucalyptus et s'en alla rejoindre notre hôte. Le déjeuner fut maussade. Youssouf déploya des efforts manifestes pour nous détendre. Nous reprîmes la route vers quatorze heures. Les premières maisons de Man apparurent à la tombée de la nuit. Le général Ponti avait édifié sa villa sur une petite butte qui dominait un

paysage magnifique.

Je m'étais montrée un tant soit peu pessimiste quant au déroulement de notre séjour. Contre toute attente, M. Koné ne m'importuna pas. Nous visitâmes la ville et ses environs. Liliane nous conduisit dans un village pour y admirer les fétiches.

— C'est bien ton métier d'étudier les mœurs des peuples. Regarde cette statue. On l'appelle « la déesse de la mort ». Son nom secret est Thaliba. Il paraît qu'il ne faut jamais l'invoquer les soirs où le ciel est uniformément noir. Une image surgit de ma mémoire et la peur m'envahit. Je m'obligeai à répliquer d'un ton que je voulais calme :

— Sinon ?

J'avais sous les yeux une vision de mon songe. C'est avec un certain effort que je me contraignis à tenir la statuette que me tendait Liliane. Je la soupesai. Je la trouvai très maladroitement esquissée. Je ne vis qu'une ébauche de femme. Sans un mot, je la déposai sur son socle. Liliane poursuivit ses explications sans se douter de mon tourment.

— Si jamais tu appelles Thaliba à ton aide, assure-toi que la personne que tu veux tuer lui est bien accessible.

— Sinon ? insistai-je d'une voix tremblante.

Inutile de me voiler la face : j'avais peur. Une peur atroce. Le songe avait occupé chaque parcelle de ma pensée consciente.

— Sinon, elle retournera sa dague contre toi. Continuons la visite.

J'eus, à ce moment-là, la désagréable impression que Liliane connaissait mon secret. Heureusement, dès que nous quittâmes la case, un rayon de soleil vint dissiper cette atmosphère lugubre et je suivis mon amie, décidée à oublier. À tout oublier.

Nous allâmes dans des grottes sacrées et dans la rivière des vœux. Le pays yakuba était imprégné d'un puissant mysticisme. Ma grand-mère maternelle venait de la région. Mais je n'avais pas fréquenté les membres de sa famille. Dès mon enfance, Joseph m'avait isolée des parents de Brigitte.

Ce fut ma véritable rencontre avec le monde animiste.

J'ignorais alors à quel point j'allais être impliquée dans son incompréhensible dynamique. Liliane ne s'arrêta pas en si bon chemin. Elle proposa à Youssouf de nous conduire jusqu'à Korhogo. Nous nous y rendîmes le lendemain. J'avais visité des villes dans ma vie ; en Europe et en Afrique, mais aucune ne me perturba aussi brutalement avec ses tons ocre et brun. Le vert des arbres disparaissait sous une épaisse couche de poussière. Elle se déposait sur les toits des maisons, le long des murs, et même sur les boubous des habitants. Nous logeâmes au *Mont Korhogo*. Liliane semblait bien connaître la ville. Elle m'avoua que son père avait longtemps considéré l'agglomération comme un lieu de retraite exceptionnel.

— Nous allons découvrir les Sénoufo. J'aimerais que tu t'intéresses au groupe animiste.

Au bout de trois quarts d'heure de trajet, nous parvînmes dans un village appelé Nionfoin.

— Voici le creuset de la culture animiste pure et dure. C'est ici que reposent les ancêtres du *Poro*¹.

Youssouf Koné avait préféré la sécurité de sa voiture. Il nous confia que sa religion lui interdisait de se livrer à de telles excursions.

À l'entrée du village, nous croisâmes un groupe de touristes. Il était guidé par un jeune homme dont la voix me ravit aussitôt. Je venais de rencontrer Antoine Ouattara. Il nous jeta un regard bref, nous salua et continua sa tournée, entraînant à sa suite une dizaine d'Européens. Liliane me gratifia d'un exposé sur la culture sénoufo qui acheva de me séduire. Je quittai Korhogo, le cœur chaviré. Je me promis fermement d'y revenir et Liliane me soutint dans ma résolution. Il me fallait simplement élaborer un projet de recherche sur ce peuple animiste.

— Jean te donnera un coup de main, conclut-elle sur le chemin de retour.

1. Puissante confrérie et société initiatique des Sénoufo de la Côte d'Ivoire.

J'étais dans un état de miséricorde qui me rendait plus affable. Mes angoisses s'étaient momentanément assoupies. Youssouf profita de ma bonne humeur, plus que jamais déterminé à me conquérir. N'étais-je pas la femme de sa vie ? Seulement, il omettait de me signaler son statut de divorcé et de père. L'avenir de six enfants dépendait de lui. Je ne connaissais ces détails que bien plus tard. Le téléphone sonna à notre descente de voiture.

— C'est peut-être Yves !

— L'homme tiède !

Elle écouta son interlocuteur, reposa le combiné et se tourna vers moi.

— Il s'agit de ton père...

Je saisis le téléphone, les mains moites et le cœur affolé. C'était Véronique. Elle me demandait de revenir au plus vite à Abidjan. Joseph avait eu une attaque et ses jours étaient désormais comptés. Liliane et Youssouf furent admirables. Ils me donnèrent à peine le temps de me morfondre. Ils prirent la direction des affaires, me ramenèrent la nuit même à Abidjan où nous parvînmes à 4 heures du matin.

Ils insistèrent ensuite pour me conduire à Cocody. Maro et Denis interrompirent leur sommeil pour m'accueillir. Nous oubliâmes, ma belle-mère et moi, nos dissensions. L'aube fut longue à venir. J'étais prête dès six heures. J'avais déjà bu trois tasses de café lorsque Véronique me rejoignit habillée, elle aussi.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je vis la voiture de Youssouf, stationnée devant la villa ! Le chauffeur m'expliqua que son patron lui avait ordonné d'être à mon entière disposition. Véronique m'adressa un clin d'œil et sourit.

— Tu n'as pas le temps de discuter. Monte ! Voilà un homme qui t'aime !

À la façon dont Maro avait énoncé ses phrases, je compris qu'elle n'attendait aucune réplique de ma part. La voiture nous conduisit au C.H.U. Le chauffeur se gara dans l'aire de stationnement prévue à l'intérieur du centre. Nous croisâmes le

médecin sur le seuil de la chambre de mon père.

— Bonjour, docteur. Comment va-t-il ?

— S'il n'avait pas eu le complément de médicaments prescrits, il ne serait plus de ce monde, Mademoiselle. Son état est stationnaire. Évitez surtout de le fatiguer. Il a besoin de repos. Bonne journée, Mesdames !

Ces formules d'usage ! Comment pouvait-on passer une bonne journée avec un père mourant et un mari à l'agonie ? Je pénétrai dans la chambre à la suite de Véronique. Papa dormait paisiblement, dans des draps blancs.

— Jo ! murmura Véronique.

Elle alla s'asseoir à son chevet et lui tint la main. Je me sentais impuissante et indésirable. La porte grinça derrière mon dos.

— Excusez-moi, Mademoiselle. Pourriez-vous me procurer ces deux médicaments avant midi ?

— Bien sûr, docteur ! J'y vais de ce pas.

Le chauffeur s'était assoupi au volant. Je frappai doucement contre la vitre. Il se réveilla en sursaut, me présenta précipitamment ses excuses.

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean-Marie, Madame !

— Bien, Jean-Marie. Voulez-vous m'emmener à la pharmacie la plus proche ?

— Tout de suite, Madame !

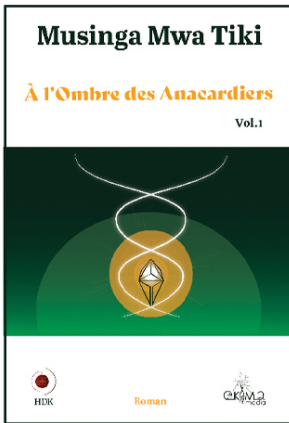
Son zèle m'arracha un sourire. Je me souvins soudain que, la dernière fois, j'avais écumé toutes les pharmacies de Treichville.

— Allons plutôt rue du Commerce. On aura plus de chance d'y trouver ce que je veux.

— Oui, Madame !

Il me ramena comme il m'avait conduite, avec diligence. À midi, une infirmière vint réclamer les remèdes et les administra à papa selon la prescription du médecin. Je me rendis alors compte de l'empressement de ce cardiologue à guérir mon père, mais je ne m'attardais pas sur cette considération. Joseph ne

reprit connaissance qu'en fin de soirée, lors de notre seconde visite. Il m'aperçut, faillit détourner la tête avant d'y renoncer. J'allai m'installer dans un coin tandis que Véronique lui parlait doucement.



Après de brillantes études validées par deux doctorats, en Médecine et en Ethnologie, Fleur Aimée s’envole de Paris pour la Côte d’Ivoire, son pays natal. À peine arrivée, la jeune femme est plongée dans une lutte ardue pour trouver sa véritable identité. Traquée, de surcroît, par Thaliba, la «déesse de la Mort», elle entreprend une véritable course contre la montre pour échapper au destin funeste qui pèse sur sa vie bien avant sa naissance.

Le lecteur qui s’immerge dans l’intrigue de ce roman, bâti comme une enquête policière, n’est pas épargné par le parcours chaotique de l’héroïne en pleine crise identitaire. Chapitre après chapitre, il côtoiera le monde bruyant et oppressant formé par la grande famille Agyema. Il vivra ses tourments et découvrira ses secrets indicibles. Ainsi, telle une longue quête, paraît la vie de Fleur Aimée et le lecteur la vivra jusqu’à son surprenant dénouement.

La première édition du roman fut publiée en 2008. Avec cette deuxième version revue et augmentée, l’auteur nous offre une autre grande saga contemporaine, ancrée dans les riches terres de Côte d’Ivoire et porteuse, comme toutes ses œuvres, d’Espoir et de Vie.



Historienne, née sur ces terres pleines de mystères et de richesses inestimables, **Musinga Mwa Tiki**, une fois de plus, nous amène à la découverte d’une Afrique proche de ses racines culturelles séculaires, malgré le triomphe apparent des religions importées.



Hommes De Kédura